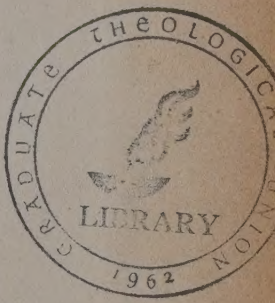
LA VIE INTELLECTUELLE

JANVIER

1949



SOMMAIRE

D. DUBARLE
Prélude à un entretien sur la foi

R. REMOND
Les surprises d'une méthode : l'Action catholique

M. HALLET
Les grandes machines mathématiques

★ ★ ★

Un village de l'ex-Prusse orientale

NOTES ET DOCUMENTS

LES SIGNES DU TEMPS

BIBLIOGRAPHIE

LES ÉDITIONS DU CERF . PARIS

N 171 1
1949

SOMMAIRE

D. DUBARLE : **Prélude à un entretien sur la foi** 1

R. REMOND : **Les surprises d'une méthode : l'Action catholique** 17

M. HALLET : **Les grandes machines mathématiques** 26

NOTES ET DOCUMENTS

* * * : Un petit village de l'ex-Prusse Orientale 37

C. JULIEN : Maisons d'Amitié aux États-Unis 49

* * * : Sur un incident de séance. 54

J. J. : Échangez vos fardeaux.. 58

LES SIGNES DU TEMPS

Dieu existe, donc vous ne pouvez être communiste, 65. — Les lauriers sont coupés, 66. — Du journal d'une Conscience malheureuse, 68. — Rêves ou prévisions sur la télévision, 73. — Quand la République fait ses comptes, 75. — Garry Davis ou le citoyen contre les Puissances, 79.

LIVRES ET CRITIQUES

De Léon XIII à Célestin VI, 83. — Un prêtre et un poète errants, 85. — Sciences et philosophie des sciences : histoire des sciences, 89. — Philosophie de la science, 90. — La science et la vie spirituelle de l'homme, 93.

Prélude à un entretien sur la foi

Pourquoi y a-t-il encore des chrétiens ? Beaucoup d'incroyants se posent sérieusement la question. Témoin, il y a quelques semaines, cette conférence placée sous le patronage de l'Union rationaliste et qui prétendait expliquer scientifiquement l'attitude de foi, bien entendu pour en dénoncer l'inconsistance. Le titre exact de cette conférence était : « Pourquoi y a-t-il encore des croyants ? » L'on y traitait sans beaucoup de différences de tout genre de croyance, depuis celui aux prédictions de la tireuse de cartes jusqu'à celui que professe le *Credo* catholique. Méthode symptomatique. Homme de croyance, il me semble nécessaire de faire connaître mon point de vue. Cependant, comme je ne crois aucunement aux prédictions des tireuses de cartes et me borne à professer la foi catholique, je ne me sens le droit de reprendre la parole que sur le cas chrétien. C'est bien du reste le cas majeur, celui qui, entre tous, tracasse la raison et les Unions rationalistes.

*
* *

« Ne reprendre la parole que sur le cas chrétien... » Voilà bien déjà votre première habileté, me

dit tout de suite l'homme de science. Vous voulez éviter qu'on rapproche fâcheusement la foi chrétienne de ces comportements dont on rit entre gens de bonne culture et de bon ton, celui de la midinette qui se rend chez la voyante extra-lucide, de celui du petit fonctionnaire brimé qui se rattrape sur l'occultisme. Nous entendons déjà votre apologétique : « Ma foi, allez-vous protester, est de bien autre nature, disons d'un bien autre standing social que ces vaines croyances. Des esprits très illustres y ont cru, des savants très scrupuleux sur les méthodes rationnelles y ont rangé leur vie. Quant aux retentissements humains de la croyance chrétienne, ils sont sans commune mesure avec ceux de ces croyances grotesques que l'on voit fleurir ici et là. J'espère, messieurs les rationalistes, que vous avez assez de justesse d'esprit, assez le sens des convenances pour disjoindre les cas. » Par malheur, cette apologétique ne nous touche point, nous, hommes de méthode scientifique qui avons à étudier indistinctement tout fait de croyance d'après cela même qu'on en peut objectivement apercevoir.

Que mes amis scientifiques se rassurent. Si je déclare ne vouloir parler qu'au nom de ma croyance chrétienne, ce n'est aucunement l'effet de la petite habileté qu'ils soupçonnent, ni le goût de cette apologétique qu'ils m'attribuent. Mais ce que je vais avoir à dire m'empêche de parler autrement qu'au nom de ma propre croyance.

Je ne refuse nullement, en effet, de commencer par me confondre, aux yeux de la méthode scientifique, avec n'importe lequel de ceux que l'on appelle « croyants ». Je pense même qu'il est nécessaire d'accepter, bien plus d'exiger cette procédure scientifique. Car si je dois assurer une conversation sur le sujet de ma foi avec des hommes qui ne la

partagent pas, je dois parfaitement comprendre que, suivant leur point de vue d'enquêteurs honnêtement scientifiques, cherchant à traiter les choses d'après les données qui se présentent communément, la mise à part du cas chrétien ne s'impose pas tellement qu'on est parfois convenu de l'admettre.

Sans doute la croyance chrétienne se fait voir de meilleure qualité humaine que la croyance aux esprits frappeurs et aux influences funestes du chiffre 13. Mais ce n'est pas là le souci premier de la raison : qu'importe en effet cela, si, pour le fond, chrétiens et autres croyants apparaissent semblablement déterminés ? « Il faut tout oser », prescrivait déjà Platon aux jeunes candidats à la pensée, qu'effarouchait le caractère malséant de certaines mises en question. Le scientifique ose aujourd'hui traiter du phénomène chrétien sans le disjoindre *a priori* d'aucun autre phénomène de croyance. Cela peut blesser, soit. Mais quant à la méthode rationnelle, et au moins pour l'enquête scientifique, je suis d'accord pour que l'on procède ainsi. Si la question de la foi doit être débattue sur la base de ce qu'on en voit, eh bien ! messieurs, regardons ce qu'on voit et traitons du phénomène avec toute la fermeté scientifique dont nous sommes capables.

Sur la base de pareille convention, il n'apparaît, à mes yeux mêmes, nulle raison convaincante qui impose pour mon cas personnel un traitement d'exception. Ma croyance, la croyance chrétienne ne sont alors qu'exemple, que spécification particulière du fait objectif et général que vous vous proposez d'étudier et que j'étudierai bien volontiers avec vous. Comme, du reste, sur ce terrain de l'étude scientifique, mon intelligence ne fonctionne pas autrement que la vôtre, je ne vois nul obstacle

à ce que nous fassions en commun et en continuant de nous entendre fort bien, un sérieux déblayage de tout ce qui tombe sous les prises de l'amateur de faits scientifiques. Je me propose d'aller avec vous jusqu'au bout de votre démarche et je pense qu'il est nécessaire de le faire pour la foi chrétienne qui est la mienne comme pour n'importe quelle autre.

Mais à l'égard de ma propre foi, et seulement, du reste, de ma propre foi, *précisément parce qu'elle est mienne*, j'aperçois autre chose que cette générale possibilité scientifique. J'ai la foi, j'entrevois de l'*intérieur* ce que c'est qu'être croyant. Expérience intime unique et qui me défend de me laisser réduire uniquement à cet être ayant qualité de croyant au regard de l'objective méthode des enquêtes scientifiques. J'ai la foi, pour moi donc je ne suis pas seulement ce « sujet » dont parle la méthode scientifique, aux comportements si positivement descriptibles par psychologie et sociologie, aux dires si savamment analysables par épistémologie, linguistique ou logique symbolique. Tout cela est bel et bon que la science prend pour pâture. Mais, à mes yeux, cela n'épuise pas la réalité de ma propre foi. Aussi, comme j'entends tenir une conversation humaine avec des gens qui sont aussi des hommes et non seulement des fonctions scientifiques à l'œuvre, il va falloir que je m'explique sur ce que leur fonction scientifique laisse de côté et que je confie au discours ce qu'il peut porter de mes évidences propres et intérieures.

Je suis parfaitement conscient d'introduire ici quelque chose d'irréductible à la méthode même de la pensée scientifique. C'est cela, du reste, qui donne son prix à la présence d'un croyant dans une conversation sur la foi. Que je sois fondé à le faire, nous le verrons tout à l'heure. Mais parce que dans

le commerce des pensées que je vais tenter de mettre en branle, je suis tenu de bien justifier mes références et de ne point revêtir un personnage que je ne suis point, je ne reprendrai désormais la question de la croyance que pour mon compte de chrétien.

*
* *

Si je parle de ma foi, j'entends donc bien laisser à l'enquête scientifique le champ totalement libre à l'égard du phénomène de croyance, tout en sachant fort bien que, tout autant qu'un autre, je puis en faire la considération objective. Je dis que la carrière de la science ne me gêne aucunement pour maintenir ce dont j'ai à parler en ce moment. Il est vrai, pourtant, j'entends tout de suite la clameur : « Mais la cause est déjà entendue! Vous avez accepté l'enquête de la science sur le phénomène chrétien. Or la science est en train précisément de déposer ses conclusions. Toute croyance n'est en fin de compte qu'illusion subjective ou sinon pressentiment confus d'une vérité qu'il appartient à la science de récupérer. Votre foi de chrétien ne tient pas mieux que nulle autre devant ce verdict.

« De toutes parts, en effet, l'on voit monter les résultats de la science. Explication de plus en plus précise de la nature. Efficacité créatrice surtout. Par la science l'homme connaît. Par la science il domine. A quoi bon la peur devant les grands phénomènes cosmiques! Nous faisons aujourd'hui mieux que la foudre et nous en avons domestiqué les énergies jusqu'à l'usage familier et incessant. Plus rien que de très naturel en tout cela. L'homme n'est plus l'animal presque nu et cavernicole qui taille ses

premiers silex. Il a peuplé, comme à l'infini, sa vie de réalités qui lui démontrent quelle est sa véritable condition : tirer parti d'une matière où Dieu n'a rien à voir, avec une ingéniosité méthodique où Dieu n'a encore rien à voir, pour arriver à des productions où Dieu n'a toujours rien à voir. A mesure que la science s'affirme et se met à l'œuvre, le voile religieux se déchire. Il apparaît ainsi que parler des choses de la foi, c'est, au jugement de notre culture scientifique, pensée et pratique conjuguées, parler pour ne rien dire. Tout dans l'univers présent crie cette insignifiance.

« Si donc l'homme contemporain se détache de la foi, c'est qu'il n'est ni sourd ni insensé. Ou bien un univers humain, désormais scientifique, ou bien Dieu. Mais pas les deux à la fois. Or *il y a*, tangible, évident, en pleine énergie, l'univers humain. Sa création liquide irrévocablement l'existence divine. Pas de science qui puisse être une culture logique de l'esprit humain sans se ranger à cette certitude.

« Le croyant est donc essentiellement un esprit attardé. S'il est ouvrier de science, c'est par l'effet de quelque incohérence interne. Que cet illogisme puisse se produire, cela encore n'a rien de trop étonnant. Une théorie scientifique des mentalités humaines le laisse parfaitement comprendre, parfaitement prévoir. Elle enseigne même ce qu'il faut faire pour en finir. L'investissement de la foi par la science se parachève désormais. La position est perdue : tôt ou tard la place tombera.

« A coup sûr, l'humanité mettra encore du temps à s'en apercevoir. Pendant ce temps-là, vous continuerez à faire bonne figure auprès de braves gens pas trop exigeants. Nous ferons de notre mieux pour réduire la durée de ce retard sociologique. Mais sachez qu'en droit l'affaire chrétienne est close. Nous nous inscrivons pour recueillir ce qu'il

vous reste peut-être à nous transmettre et dont l'avenir, irrésistiblement, vous dessaisira. »

Ce genre de clameur m'impressionne peu. Je l'ai affrontée un certain nombre de fois. Mais l'allégation sous-jacente mérite l'examen. Le rationalisme scientifique pense donc, c'est le sens de sa réaction, que, pour un esprit soucieux de se contrôler pleinement, il n'existe point d'autre valeur rationnelle que la science, point d'autre vérité que la vérité scientifique. La science suffit à tout le programme de la raison. En deçà, l'esprit n'en est qu'au stade confus de l'expérience naïve. En dehors, l'esprit est capable d'activités esthétiques ou morales, mais ces activités n'importent ni à la vérité ni à l'existence réelle des choses : la raison sait et doit tenir en bride leur puissance brute d'objectivation. Au-delà il n'y a rien : les affirmations transcendantes sont vides de tout sens raisonnable.

Tout à l'heure, lorsque j'alléguais cette connaissance intérieure que j'ai de ma propre foi, je prétendais introduire quelque chose d'irréductiblement nouveau par rapport à l'objet de science, quelque chose qui méritait qu'on en conversât comme par-delà le travail de la pensée sur les données strictement objectives. J'ai bien l'impression que ceci n'est point entendu de ceux qui, avant même que je parle de mes aperceptions intimes, couvrent ma voix de la clameur que j'ai évoquée. Car, en posant que la science suffit à tout le programme de la raison, qu'elle arrive jusqu'à l'explication intégrale de la croyance, on accepte implicitement de considérer ces déterminations intimes ou bien comme sans intérêt pour l'esprit, ou bien comme en fait équivalentes à ce que l'humainement objectif en manifeste pour tous. Je dis tout de suite que je ne consens aucunement à pareille façon de voir : elle

me paraît exclure bien plus que la seule foi religieuse. La thèse qui la formule contient en outre une contradiction objective scientifiquement décelable. Elle atteste enfin une certaine naïveté. Je précise également qu'à cet égard la protestation violente du rationalisme scientifique est le plus sûr instrument de sa réfutation. Vous pensiez me réduire : vous venez de me fournir les meilleurs arguments pour répondre à votre contestation.

*
* *

Regardons-y mieux, en effet. Le comportement des champions de la science mérite bien quelque attention. La science *qui se fait* est d'ordinaire assez modeste. Elle s'applique et travaille avec le très vif sentiment des réalités encore obscures qui s'étendent comme face au front de son travail. Elle éprouve certes la sécurité de l'effort intelligent qui l'anime. Mais elle sait que cette sécurité même exige que le chercheur ne se confie pas aveuglément à son acquis et sache accepter docilement les indications qui petit à petit émergent d'un univers encore bien incomplètement connu. La mise en question de la foi que pratique le rationalisme scientifique semble procéder d'un autre état d'esprit, fort différemment motivé. Au moment, en effet, où les acquis de la connaissance forment un ensemble déjà assez ample, celui de la science *faite*, il arrive à l'esprit de se retourner vers pareil acquis, et de le mesurer un peu comme le voyageur mesure d'un regard le chemin parcouru. C'est alors qu'on commence à concevoir ces grandes pensées sur la science, sur l'univers et sur l'homme. Je n'ai point d'objection à pareil regard global ni à l'effort d'exprimer en conséquence ce que l'on aperçoit ou croit

apercevoir. Pareille façon de faire est bien naturelle et il serait vain de prétendre l'exclure. Je ne fais pas autrement moi-même et me dispose à le faire encore bien plus. Mais je demande : s'adonner à cette manière de contemplation de la science, est-ce tellement se livrer à un travail de science ?

Il m'apparaît, au contraire, tout de suite que c'est là chose le plus souvent assez éloignée de l'activité proprement scientifique. La science n'y est trop souvent reconsidérée qu'assez confusément et l'esprit s'y laisse d'habitude ressaisir par tous les comportements que le rationalisme scientifique qualifie si volontiers de naïfs et d'illusoires. On peut, il est vrai, profiter de la faculté nouvelle d'attention qui surgit avec pareil regard pour inaugurer une étude scientifique de la science elle-même, de ses procédés, de ses enchaînements. Il y a même sans doute quelque ébauche de cette étude à la racine de l'affirmation qui croit énoncer une conclusion scientifiquement établie en proclamant l'inanité de toute croyance. Mais, en dépit de cette éventuelle ébauche et de l'appel que l'on y fait, les affirmations du rationalisme scientifique à l'égard de l'incompatibilité de la science et de la croyance religieuse *ne sont pas* des affirmations scientifiques.

Aucune étude sérieusement scientifique du comportement de la science ne conduit en effet à des conclusions de l'ordre qu'on veut ici nous faire accepter. Car s'il est précisément une conclusion certaine de l'étude scientifiquement menée sur la science elle-même, c'est qu'il est impossible, sans contradiction, de supposer la science réductible à un système actuellement définissable de connaissances rationnelles. Il n'y a pas et il ne peut pas y

avoir de totalisation scientifique de la science, pas même en cette partie du savoir qui se trouve le moins engagée dans le concret des phénomènes, logique ou mathématiques pures. Or, il faudrait que cette totalisation puisse avoir lieu par la mise en œuvre de la méthode scientifique elle-même pour que l'on soit en mesure de conclure scientifiquement quoi que ce soit de catégorique sur le domaine global de la science, sur ce qui l'épuise, sur ce qu'il exclut, sur la réalité ou l'irréalité de ce que la méthode scientifique n'atteint pas, etc... En fait la science, s'appliquant à elle-même sa propre méthode rationnelle de considération, ne peut que se démontrer indéfiniment ouverte et incomplète. Il faut en conclure que la thèse du rationalisme scientifique est un assez bon exemple de proposition scientifiquement indécidable. C'est là un cas particulier d'une condition de notre pensée à laquelle on ne fait pas assez attention. Sa méconnaissance introduit bien du désordre dans l'esprit. *Toute affirmation présupposant que l'on envisage la science comme totalité ne peut, si elle est vraie, que se fonder sur une évidence de nature irréductible à celle des évidences scientifiques.* La thèse du rationalisme scientifique qui, pour exclure plus sûrement toute prétention de la foi, nie toute évidence irréductible à l'évidence scientifique, supprime jusqu'à son propre fondement. Sans évidence, en effet, quelle est l'autorité de la thèse? Et si l'on prétend scientifique cette évidence très particulière, quelle est la valeur d'une affirmation qui rend explicitement contradictoire le système de la science? Telle est pourtant bien l'alternative à laquelle ce radicalisme scientifique finit par aboutir.

Poser la science elle-même comme une totalité déterminable n'est pas à proprement parler un acte scientifique, venons-nous de dire. Il est incontes-

table que nous parlons volontiers néanmoins de la science comme d'un tout. Vous le faites et, comme je l'annonçais, je viens de le faire fort délibérément au cours de l'argumentation qui précède. Eh oui! mais je sais fort bien, pour mon propre compte, que lorsque je considère ainsi la science et la pose comme une sorte de tout *pour ma réflexion*, je ne fais plus acte de connaissance scientifique, mais commence à me réclamer d'une certitude que seules les modalités intérieures de l'évidence peuvent m'apporter. Je le fais, tout comme vous, bien spontanément et d'ordinaire je n'y fais pas attention avec la rigueur que, pour un instant, j'ai tenté d'apporter. Mais je ne m'ignore pas aborder ainsi à un ordre de pensées qui, si je puis arriver quelque jour à les dire, elles aussi, rationnelles, seront d'un ordre de rationalité tout autre que celui des connaissances proprement scientifiques.

J'avais pensé en commençant pouvoir évoquer tout de suite par son aspect positif cet ordre irréductible à celui de la connaissance scientifique et signaler que la connaissance intérieure que nous avons de nos actes ouvre à l'esprit des perspectives originales de vérité et de raison. J'allais trop vite et les dénégations du rationalisme scientifique m'ont obligé de préciser davantage : il m'a fallu administrer la preuve de la nécessaire compatibilité entre la méthode scientifique et l'ordre des certitudes qui se réclament de la connaissance intérieure. Il apparaît maintenant que cette dernière intervient assez usuellement à la source de nos affirmations et là même où le rationalisme scientifique l'attend le moins. Ce que vous me contestez, vos dénégations mêmes l'invoquent inconsciemment pour se justifier. Je pourrais, du reste, compléter bien plus avant la démonstration. Il semble cepen-

dant en avoir assez dit pour faire saisir la méprise dont le rationalisme scientifique est victime lorsqu'il prétend strictement scientifiques les fondements de ses allégations.

Il est dangereux de se méprendre ainsi. Car, à la faveur de cette inconsciente illusion, le pire peut prendre place aux sources de l'affirmation. Vous vous croyez scientifiques, et vous n'êtes qu'obéissants à des préjugés : éducation, tendances affectives, complexes mal dénoués et pour finir — qui sait ? — une véritable croyance, mais foi naïve et qui n'ose plus dire son nom. Vous pensez ne jamais vous départir de l'attitude scientifique. Mais au fond, comme tout le monde lorsqu'on en vient à ces questions, vous n'êtes qu'un individu qui, la démarche de science présupposée, mais aussi abandonnée, parle au nom de son intériorité propre et transmet au discours l'interprétation personnelle qu'il fait de ses acquis positifs. Incrédules par affirmation, les plus crédules par l'état réel de l'esprit, si inconséquents de ne pas exécuter durement cette naïveté. Reconnaissez donc ce que vous êtes. Lorsque vous croyez parler au nom de la science et de son objectivité pour jeter l'interdit sur la croyance, il y a bien de la chance que ce soit encore une croyance qui vous travaille, inconsciente et déguisée seulement.

*
* *

Vous invoquiez tout à l'heure la science et sa leçon d'athéisme : Dieu étranger à la matière, au génie de l'homme, au monde des créations scientifiques. Ce qui m'étonne le plus là-dedans, c'est que des esprits cultivés, probes, mesurés comme vous l'êtes, et souvent avec une bouleversante loyauté, puissent se laisser prendre à pareille argumenta-

tion. Mais voyons, bien sûr, Dieu n'a *pour la science* rien à voir avec elle ni avec rien de ce qui est de son ressort propre. *L'athéisme est une loi constitutive de la méthode scientifique*, a dit un jour l'un de vous. Nul n'en est plus que moi persuadé, quoique je vous avertisse que ce mot « athéisme » est équivoque et favorise une illusion à laquelle vous vous laissez prendre.

Précisons donc. La science ne se confond pas avec l'éveil de l'esprit, vous le savez aussi bien que moi. Elle table sur les ressources de cet éveil. Mais il faut bien, pour que la science se constitue, que l'initiative intellectuelle y apporte aussi quelque chose. Ce quelque chose est tout à la fois conscience d'une possibilité de travail à certaines conditions et décision de poser ces conditions en vue du travail à poursuivre. Ainsi naît une méthode. Ce que nous appelons aujourd'hui la pensée scientifique est un travail de l'esprit possible seulement dans la mesure où nous cessons de confondre organiquement le monde des certitudes de connaissance intime et celui des vérités de connaissance objective fondée sur l'étude matérielle et rigoureuse des phénomènes. Il faut donc prendre la décision d'en finir avec cette confusion et, dans le travail de science, refuser de se laisser déterminer par ce qui relève de l'évidence intériorisée. Par décision donc, par loi de travail et en vue d'une clarté de l'esprit impossible autrement, ni Dieu ni la réalité intérieure de l'âme, ni rien de ce qui y touche n'ont à voir avec ce dont s'occupe la science. Telle est effectivement la loi même de son libre jeu. Demander à la science de faire voir Dieu c'est, à parler strictement, aussi absurde que de demander aux mathématiques de faire voir les couleurs des choses.

J'y insiste, car il me semble que les chrétiens eux-mêmes ne sont pas exempts de la méprise in-

verse de celle que je prétends dénoncer ici. Ils sont persuadés de la réalité de Dieu et ont sans doute fort raison de l'être. Cela les pousse trop souvent à chercher dans la vérité scientifique quelque attestation ou quelque vestige de Dieu. Or, formellement parlant, il n'y a rien et il ne peut rien y avoir de ce genre dans la vérité scientifique. Elle n'a pas été faite pour cela, pas plus que les mathématiques faites pour traiter des couleurs. Étudions scientifiquement les choses. Cela accroîtra sans doute notre information, et au moment où nous méditerons religieusement cette information nous en tirerons peut-être quelque chose sur Dieu, fruit simultané de la science *et de l'intention religieuse préexistante.* Mais la science seule, dans son pouvoir nu d'information intellectuelle, demeure constitutivement étrangère à ce genre de pensées et de déterminations.

Cela est vrai des études de la nature, cela reste encore vrai de l'étude strictement scientifique des phénomènes religieux. La science peut se pencher indéfiniment sur le fait chrétien par exemple : elle n'y rencontrera jamais Dieu, mais seulement des êtres qui prétendent avoir commerce avec Dieu et tout l'appareil objectif qui conditionne cette prétention. Il n'y a pas à s'en scandaliser du tout. C'est nous-mêmes qui avons fait comme cela la méthode scientifique et qui devons du reste lui donner cette constitution si nous voulons nous débrouiller de notre confusion originelle.

Mais je disais aussi qu'à dire l'athéisme imposé à la science comme sa loi constitutive on risquait une équivoque et une illusion. C'est celle même du rationalisme scientifique. Il est parfaitement exact que la science laisse à d'autres fonctions de l'esprit le soin de traiter de Dieu et que pour elle tout se passe comme si Dieu était totalement absent des réa-

lités dont elle s'occupe. Un statut d'athéisme *méthodologique* lui est prescrit. Ou plutôt, pour employer un langage moins piquant mais plus honnête, disons tout simplement que la science se constitue et ne peut se constituer qu'en *faisant abstraction* de Dieu et des choses de Dieu. Mais ceci ne veut pas dire que la science ne peut être qu'à la condition de l'inexistence effective de Dieu et que la réalité de la science démontre la vérité de l'inexistence divine. Cet « athéisme » de la science, qui a la signification d'une loi méthodologique, n'a aucune portée réelle d'affirmation. La science n'est pas plus qualifiée pour nier l'existence de Dieu que les mathématiques pour nier celle des couleurs, et bien moins encore! Seulement nous projetons très souvent en jugements de réalité nos idéaux méthodologiques. Le mot « athéisme » que nous sommes tentés d'employer ici favorise cette projection. D'un côté, abstraction faite de l'être divin, de l'autre, négation posée de l'existence divine : la différence semble minime et somme toute de mots. De l'une à l'autre de ces attitudes se glisse néanmoins une assez grossière illusion philosophique. Il faut reprocher au rationalisme scientifique de n'en avoir aucune advertance, ce qui montre, une fois de plus, qu'il n'est au total qu'un bien piètre champion de la conscience rationnelle.

*
* *

Je ne voudrais pas trop insister sur ce qu'on pourrait appeler la psychanalyse de cette inadvertance. Mais je soupçonne l'intervention chez beaucoup d'un très fort complexe des conditionnements psycho-sociologiques qui leur masque un certain hiatus rationnel. Illusion logique, mais très puis-

sante et très déterminante suppléance passionnelle, voilà ce que nous risquons de trouver dans cette clameur trop souvent opposée à qui prétend maintenir la compatibilité logique de la science avec sa foi.

Mais cette négation de principe, nous savons maintenant ce qu'elle signifie. Amis qui pensez voir dans la science la justification d'un athéisme au sens strict du terme, vous l'y voyez parce que vous avez *choisi* cet athéisme. Vous avez peut-être cru qu'il n'y avait pas moyen de choisir autrement la science, et que, celle-ci choisie, elle suffisait à l'esprit. Mais cela était malhabileté de choix. Je voudrais alors vous libérer de cette gaucherie spirituelle qui vous perd et vous fait peut-être souffrir. Vous avez peut-être aussi quelque peu préféré choisir ainsi : commodité ou, que sais-je ? peut-être quelque goût bien humain de liberté par la rupture spirituelle. Mais alors, avouez votre préférence et ne la masquez pas. Avouez-vous-la courageusement comme telle. Ne la couvrez pas aux autres du manteau de la raison. Cela impressionne ceux qui font confiance à votre autorité scientifique. Mais cela fait quelque peu sourire ceux qui sont au fait de l'enclouure. Avouez que votre athéisme est votre préférence, comme j'entends avouer sans détour que ma foi est ma préférence. Cela nous mènera peut-être assez loin dans le conflit. Mais cela nous mettra dans la vérité.

Car, avouons-le donc, notre présent débat est un conflit qui oppose à une foi une autre foi, au choix de Jésus-Christ qui n'exclut pas la pratique résolue de la science, le choix d'un privilège de la science qui exclut la vérité de la Croix.

D. Dubarle.

Les surprises d'une méthode : l'Action catholique

L'Action catholique n'a encore jamais fait l'objet d'une étude systématique et désintéressée. Sans doute a-t-elle donné lieu à force documents officiels, pontificaux ou épiscopaux, assez nombreux même pour se prêter à la constitution de recueils, mais la définition que tous ces documents proposent est toute juridique ou canonique, généralement antérieure aux réalisations, détachée des conditions de temps et de milieu susceptibles de la spécifier. Au miroir qu'ils nous tendent, nous avons peine à reconnaître la réalité qui nous est familière; encore moins y trouvons-nous la connaissance historique et expérimentale que nous cherchons. Ils nous disent ce que *doit être* l'Action catholique, ils se taisent sur ce qu'elle *a été*, sur ce que les événements, les nécessités de l'action, les influences, les divisions, l'impulsion des personnalités l'ont fait devenir. Ils définissent un statut, ils ne restituent pas une histoire.

Pour remplir ce cadre vide, consultons-nous ce que l'Action catholique dit d'elle-même, c'est-à-dire la production et les publications des mouvements, vive est notre déception : après quinze ou vingt ans, la littérature d'Action catholique tiendrait tout entière sur un rayon de bibliothèque. L'inventaire est vite fait, la biblio-

graphie sommaire : quelques plaquettes qui ressortissent plus à la propagande qu'à la présentation objective, peu de biographies, le gros étant constitué par l'éventail coloré et divers des programmes que chaque année les mouvements proposent pour la formation et l'action des militants. Pas ou peu d'études d'ensemble, rien ou presque rien sur les orientations essentielles, les découvertes décisives, les problèmes généraux, pédagogiques, sociologiques, voire théologiques surgis de l'expérience même. Tenus en haleine par une action exigeante et impérieuse, aux prises avec des difficultés de tous ordres, jamais les mouvements n'ont eu le loisir de prendre à l'égard de leur propre évolution le recul indispensable à une attitude réflexive. Quelques brochures d'une réelle valeur mises à part, ils ne peuvent nous fournir que les matériaux d'une histoire qui est encore à faire. A ce titre leur valeur est déjà inestimable : c'est celle que l'historien attache à des documents irremplaçables.

Reste une dernière catégorie de témoignages, ceux de personnalités extérieures à l'Action catholique. Ils se partagent bien vite en deux lots : pour elle ou contre elle. Espérances grandioses ou enthousiasmes déçus, ils dépassent rarement le niveau des réactions sentimentales. Décidément, il faut se rendre à l'évidence : l'étude de l'Action catholique n'est pas encore sortie de l'âge apologétique. L'histoire des missions, il est vrai, a connu les mêmes avatars; il fut un temps où elle se réduisait à l'imagerie d'une propagande plus naïve que bien inspirée, puis une missiologie s'est constituée. Le phénomène historique et social que représente l'Action catholique mériterait également qu'on lui consacre une attention quasi scientifique.

Qu'il fût jusqu'ici prématuré d'y songer, on l'accorde. Mais le moment n'est-il pas venu d'amorcer cet examen objectif? Les éléments ne manquent point; il n'est que de les utiliser à bon escient. D'ores et déjà, la durée de l'expérience est suffisante pour la constituer en réalité autonome : quelque opinion que l'on ait sur le cours futur de son développement et ses possibilités ultérieures de transformation, les vingt années écoulées paraissent délimiter un cycle complet; avec elles une phase est achevée. Doute-t-on de l'intérêt d'une telle recherche? C'est qu'on n'a pas mesuré l'ampleur et la richesse du donné. Richesse qui est celle de la vie d'une société, puisque l'Action catholique s'est donnée pour règle de n'avoir d'autres limites que celles de l'organisme social, refusant de construire un univers artificiel et de s'isoler sur un terrain privilégié. Par la diversité des milieux auxquels elle s'est étendue, par la variété des problèmes auxquels elle a dû faire face, elle offre un incomparable répertoire d'essais, de recherches, de réussites et d'échecs. Il semble que les événements même se soient proposé de l'enrichir, en créant des situations sans précédent qui ont transformé du tout au tout les conditions générales de son développement. Elle offre ainsi un vaste champ, encore trop mal connu, à l'investigation et à la réflexion.

*
* *

A ces trop brèves considérations de méthode, l'évocation d'un exemple précis apportera le renfort de son autorité. Nous l'emprunterons à celui-là des problèmes de fond qui sous-tend l'histoire des mouvements et que l'on voit affleurer à tous leurs « tournants » : il s'agit

forts d'une évolution étirée sur vingt années. Mais peut-être, à ne jalonner que quelques points, verrons-nous se dessiner plus nettement la courbe de la trajectoire. Il en va comme d'un paysage dont on prend une vue cavalière : du lacis des formes, les grandes directions se dégagent moins confusément. Il suffit que le sens et l'orientation n'en soient pas trahis.

***

Reportons-nous aux années 1927-1930 : l'Action catholique s'ébauche, les mouvements se cherchent, les programmes s'élaborent. A chaque page des publications une formule revient, donnée avec la ferveur et l'enthousiasme des grandes entreprises à leurs débuts. « Nous referons chrétiens nos frères », « nous les rendrons à Jésus-Christ ». A vrai dire, ce n'est pas la première fois en France que des chrétiens se proposent de mettre fin à l'ignorance religieuse de leurs concitoyens ou se jurent de les ramener à une église dont ils ont désappris le chemin. Cependant à un titre au moins, les militants des années 1930 peuvent se dire sans devanciers : une intention, une intuition distingue profondément leur tentative des précédentes. Plus encore qu'aux individus, c'est aux groupes qu'elle s'adresse : contagion des modes de pensée marxistes, diront les uns, diffusion imprévue des thèses de l'école sociologique, penseront les autres; plus sûrement évidence de faits jusque-là méconnus. Intuition géniale en tout cas, qui confère d'emblée à l'apostolat des dimensions nouvelles. Jusqu'ici individuel et dispersé bien souvent, l'apostolat s'exerce désormais sur des groupes, des collectivités, des ensembles sociaux. Refaire chrétiens nos frères,

mais tous ensemble; refaire une classe ouvrière chrétienne, refaire une France chrétienne, pour refaire des ouvriers, des Français chrétiens, car, pour atteindre les cœurs, il faut ordinairement utiliser les dispositions des milieux.

Cette nouvelle perspective n'altère aucunement le caractère foncièrement apostolique de l'action entreprise : elle lui ouvre seulement un champ plus vaste. De blocs jusqu'alors demeurés imperméables ou réfractaires à l'influence chrétienne, il s'agit de faire autant de points d'appui pour la « conquête » apostolique. Tout est alors d'une simplicité extrême : inspiration apostolique et application sociale sont dans le rapport d'une fin à l'un de ses moyens. Cependant la nouvelle orientation n'est pas sans conséquences : elle façonne par étapes une méthode, un comportement, une attitude d'esprit. Les réalités sociales que l'on se propose de gagner, le bon sens commande qu'on les examine au préalable et qu'on les prenne telles qu'elles sont : c'en est fait de la méthode qui consistait à aménager des zones protégées, des secteurs réservés, soigneusement préservés des influences extérieures. Voilà le principe de l'attitude « réaliste » qui devait orienter toute l'évolution ultérieure des mouvements.

Respect du réel, docilité à l'expérience, ces principes s'appliquent aux milieux dont l'Action catholique découvre à mesure la complexité. L'effort se développe bientôt sur plusieurs lignes : action sur les individus, il va sans dire, action sur la mentalité collective, action enfin sur ce que d'un terme général dont l'imprécision recouvre à merveille la diversité composite, on s'accoutume à appeler les « institutions », c'est-à-dire le réseau dense et durable des structures juridiques, techniques,

économiques et sociales. La découverte de la puissance et de l'importance des institutions dans la vie sociale représente une étape décisive de l'histoire des mouvements : elle n'est pas si éloignée que nous ayons déjà perdu le souvenir de ces journées où les mouvements d'A. C. J. F. avaient senti le besoin de confronter expériences et conclusions. Depuis plusieurs années, la guerre, les circonstances de l'occupation, la détresse de certaines catégories de Français, les besoins des milieux (en terminologie d'Action catholique) avaient suscité des initiatives, fait éclore des services, précipité les prises de position. Était-ce déviation que cette efflorescence d'activités temporelles ? Certes non : aurait-on pu abandonner à elle-même une jeunesse malheureuse, désorientée, sollicitée par d'autres influences et différer de répondre à des besoins qui ne souffraient pas de délai ? A coup sûr cette forme d'activité s'inscrivait dans le prolongement direct de l'action entreprise le jour où les mouvements s'étaient tenus pour responsables de leurs milieux.

***

Nouvelle étape : la prolifération des institutions et l'explosion des initiatives qui suivent la libération. Des mouvements se créent, des campagnes s'amorcent, les occasions de rencontre se multiplient. Dans ce bouillonnement intellectuel et institutionnel, quelle attitude adopter ? Sauf exceptions, la présence s'impose, une présence active, mais quelle fin lui donner ? La formule des premiers temps, « des institutions chrétiennes », répond moins que jamais à la réalité. Tout d'abord, il est des institutions qui se prêtent mal à cette transformation : un restaurant étudiant, une société sportive.

De plus les militants d'Action catholique ne sont pas seuls : ils coudoient des camarades dont bon nombre ne sont pas chrétiens. Est-il loyal de passer outre à leurs préférences ? Plutôt que de leur imposer la loi du nombre ou la supériorité de l'efficacité, n'est-il pas préférable de chercher un terrain d'entente, d'aménager des conditions communes de collaboration ? Les catholiques ne sont plus seuls dans ce pays et la possibilité de réaliser un jour un accord profond entre chrétiens et non-chrétiens n'est-elle pas subordonnée aux occasions d'une action à mener en commun ? Autant de questions concrètes et pressantes. Chacune concourt à imposer peu à peu aux esprits, avec la force d'une évidence, que le désintéressement de l'action institutionnelle est une nécessité. Les institutions ont une fin propre, dont il serait malhonnête et illégitime de les détourner. Aussi les mouvements répudient-ils formellement toute arrière-pensée qui les utiliserait comme des moyens de capter la liberté des âmes. Ils se défendent d'assigner sa place à l'intervention de la grâce divine dans un dispositif prévu et mis en œuvre par des intelligences humaines.

*
* *

Le dernier pas est franchi et l'évolution achevée quand, glissant des questions de fait à la question de droit, on se demande : qu'est-ce donc, au fond, qu'une institution chrétienne ? A quelles conditions une institution le devient-elle ? En existe-t-il d'autres que l'Église ? La découverte est alors faite d'une distinction de nature entre deux ordres de réalités auxquels correspondent deux types d'action. Il n'est plus question de cité chrétienne ou d'ordre social chrétien. Mais il est

question d'aménager un ordre social où l'Église puisse remplir sa mission et les hommes correspondre à leur vocation. Désormais les mouvements mènent de front deux activités distinctes : l'une, proprement d'Église, consistant à prêcher la parole de Dieu, et l'autre, temporelle, englobant les tâches qui tendent à aménager la société. S'ils s'abstiennent alors de se réclamer de l'Église, c'est par loyauté; ils ne veulent rien faire qui puisse indûment engager son autorité dans des options libres.

Ces positions, nous en convenons volontiers, n'ont rien de très neuf, mais qui ne voit que leur intérêt réside beaucoup moins dans le détail des conclusions que dans leur genèse? Ce qui nous semble significatif et digne de remarque, en effet, c'est que les mouvements aient redécouvert pour leur compte, par eux-mêmes, expérimentalement et par étapes, des notions aussi essentielles, dont on n'avait généralement qu'une connaissance purement spéculative; c'est par le jeu combiné de l'expérience et d'une réflexion critique, fruit naturel du postulat initial d'attention à la réalité qu'ils y sont parvenus. Il aurait été possible pour un esprit d'une clairvoyance peu commune, en possession des intuitions qui présidaient à l'effort de l'Action catholique, d'extrapoler le sens et la courbe de l'évolution ultérieure. Ainsi donc, ce qui a pu apparaître à tort, à des esprits mal informés ou trop prompts à conclure des apparences à l'être, comme un processus de laïcisation, n'est en définitive qu'une évolution à la fois parfaitement logique et totalement fidèle à la réalité. Exemple qui n'est pas unique de la fécondité d'une méthode.

RENÉ REMOND.

Les grandes machines mathématiques

L'une des réalisations les plus lourdes de portée et de signification qui aient résulté de l'effort de guerre américain est probablement la construction des grandes machines mathématiques dont sont dotées maintenant plusieurs universités et instituts scientifiques aux États-Unis, et dont — en France — le Centre national de la Recherche scientifique construit actuellement un modèle.

Ce sont des machines à calculer prodigieusement perfectionnées, capables, non seulement d'effectuer les quatre opérations de l'arithmétique, comme le font les machines à calculer commerciales, mais de résoudre en quelques heures, et sans intervention humaine, des problèmes qui exigeraient des années de travail des plus agiles calculateurs et des meilleurs mathématiciens. Ainsi, le célèbre physicien anglais D. R. Hartree n'a pas mis moins de quinze années pour effectuer des calculs — relatifs aux structures atomiques — qu'une machine mathématique moderne aurait pu mener à bien en quelques heures ou en quelques jours.

Pour donner une autre mesure des performances réalisées, disons qu'une telle machine, mise en fonctionnement au moment du départ d'un obus, est capable de

calculer les éléments de la trajectoire avant qu'il ne fouche son but. Rappelons que le calcul d'une trajectoire de soixante secondes — effectué, donc, en un temps moindre par la machine — demande deux journées de travail à un calculateur exercé.

Cet exemple suffit à donner une idée des inappréciables services que ces machines ont pu rendre aux Américains en guerre, — elles seules ont permis l'établissement rapide des tables de tir des nouveaux engins, — et à justifier l'importance des capitaux et des efforts de recherche qui leur ont été consacrés.

Historique

L'idée de construire une machine capable d'effectuer les calculs plus vite que le cerveau humain et sans lui imposer de fatigue n'est évidemment pas nouvelle. La première réalisation qu'on puisse qualifier de moderne, car les principes en sont demeurés valables, fut la machine inventée et construite en 1642 par Pascal. Puis, ce fut la machine — d'ailleurs demeurée inachevée — conçue au milieu du XIXe siècle par l'Américain Babbage et qui peut être considérée comme le véritable ancêtre de celles dont nous nous occupons. Signalons, enfin, la première machine de grande envergure réalisée dans le monde : l'analyseur différentiel des Américains Bush et Caldwell qui entra en fonctionnement en 1930.

Puis l'ère des machines universelles s'ouvrit en 1942 avec l'achèvement de la machine électromécanique du professeur Aiken à l'université de Harvard, et fut marquée, en 1946, par la mise en service de la première machine électronique, qui a été popularisée en Amérique sous le nom d'*Eniac* (*Electronical Numerical Integrator*

And Computer, soit, machine électronique à calculer et à intégrer).

Avec l'introduction des dispositifs électroniques, — c'est-à-dire des tubes électroniques analogues aux lampes des récepteurs de T. S. F. — la voie fut ouverte à des perfectionnements dont les réalisations les plus modernes ne donnent vraisemblablement qu'une faible idée, encore qu'elles s'avèrent déjà considérablement supérieures à l'*Eniac* qui fera peut-être bientôt, à son tour, figure d'ancêtre.

Caractéristiques

La caractéristique essentielle d'une machine universelle est, ainsi que nous le disions plus haut, son aptitude à résoudre un problème complexe, c'est-à-dire : à exécuter des chaînes de calculs. Non seulement elle peut additionner, soustraire, multiplier, diviser, extraire des racines, dériver et intégrer [1], se référer à des tables numériques, mais elle est capable d'effectuer d'elle-même, dans un ordre déterminé en vue de la solution, des millions de telles opérations.

On prépare la machine, eu égard au problème à résoudre, en effectuant des connexions électriques entre ses différents éléments, — connexions analogues, si l'on veut, à celle que réalise une standardiste dans un central téléphonique pour mettre deux abonnés en communication. La machine ainsi « câblée » est prête à traiter le problème qu'on va lui soumettre.

Celui-ci, bien entendu, doit être préparé à l'avance par des mathématiciens, qui déterminent la marche à adopter pour le calcul et la succession des différentes opéra-

1. Rappelons que la dérivation et l'intégration sont des opérations fondamentales des mathématiques.

tions. Ces renseignements et les données numériques sont introduits dans la machine sous forme de cartes perforées — analogues à celles qu'on utilise dans les métiers à tisser jacquard, ou encore les grandes machines comptables ou les machines à trier des services de statistique.

Les résultats sont donnés par la machine également sous forme de cartes perforées, qui sont « lues » par des dispositifs spéciaux et traduites en langage clair, généralement sous forme de tableaux de nombres. (C'est ainsi, par exemple, que la machine peut établir, en un temps record, une table de logarithmes !)

Constitution d'une machine

Si l'on veut bien penser au mode de travail du cerveau lors de la résolution d'un problème, même très simple, d'arithmétique, on pourra retrouver, par analogie, les organes nécessaires à une machine telle que l'*Eniac*. Elle doit :

1° Prendre connaissance des données.

2° Savoir quelle opération elle doit effectuer d'abord, l'effectuer et obtenir ainsi un premier résultat partiel.

3° Retenir ce résultat pour s'en servir dans la suite du calcul.

4° Recommencer le même cycle pour chacune des opérations suivantes, en utilisant, éventuellement, les résultats partiels antérieurs.

5° Donner la solution du problème.

A ces différentes fonctions correspondent quatre groupes d'organes :

1° *Des organes de calcul* qui effectuent les opérations élémentaires.

2° *Des organes de mémoire* qui peuvent emmagasiner un résultat aussi longtemps que cela est nécessaire et le remettre en circulation où et quand il le faut au cours du calcul.

3° *Des organes de programme* qui organisent le calcul, c'est-à-dire l'enchaînement des opérations.

4° *Des organes pour l'introduction des données et la sortie des résultats.* Ce sont, soit les cartes perforées déjà mentionnées, soit des films, soit des fils magnétiques, etc...

Nous ne pouvons songer à exposer ici — même très sommairement — la constitution de ces différents organes. Nous nous contenterons de donner un aperçu sur les dispositifs de mémoire, dont les performances — et l'existence même — sont les moins facilement concevables.

Il nous faut préciser d'abord deux points essentiels :

1° Le système de numération généralement employé dans les machines n'est pas le *système décimal*, qui permet de représenter les nombres au moyen de *dix* chiffres, mais le système *binaire* qui n'utilise que *deux* chiffres : 0 et 1. Dans un tel système, 466, par exemple, se note 111010010. L'immense avantage de ce système est de n'utiliser que deux signes au lieu de dix et de simplifier considérablement la multiplication, puisque tous les chiffres du multiplicateur sont des 1 ou des 0.

2° Dans une machine électronique, les nombres figurent sous la forme d'une combinaison d'impulsions électriques. On peut en imaginer la représentation schématique sous la forme d'une ligne crénelée régulière dans laquelle un certain nombre de saillies auraient été tronquées de place en place, l'existence d'une saillie représentant le chiffre 1 et son absence 0. Le nombre 466

serait donc figuré par une ligne comportant successivement : trois saillies — un vide — une saillie — deux vides — une saillie — un vide.

C'est sous cette forme que les nombres sont « retenus » au moyen de dispositifs dont nous signalerons deux des plus curieux et des plus perfectionnés. Une certaine « unité de mémoire » est constituée par un tube rempli de mercure et fermé à chaque extrémité par une lame de quartz taillée spécialement, dite quartz piézoélectrique. Cette lame — utilisée dans de nombreux dispositifs, par exemple dans les pick-up — est capable de transformer les impulsions électriques qu'on lui applique en impulsions ultra-sonores.

Si donc le train d'impulsions représentant un nombre vient frapper le quartz d'entrée du tube, il est transformé en un train d'impulsions ultrasonores qui traversent le mercure à une vitesse considérablement réduite et viennent frapper le deuxième quartz qui les retransforme en impulsions électriques identiques aux premières; elles sont alors redirigées vers l'entrée du tube et le cycle recommence indéfiniment : le nombre se trouve ainsi enregistré dans le tube aussi longtemps qu'on le désire. Lorsque la machine, guidée par son organe de programme, en a besoin, elle le prend à la sortie du tube et le dirige vers l'endroit prescrit.

Le dispositif de mémoire consiste donc à obliger un signal constitué par une combinaison d'impulsions, dont la machine doit « se rappeler », à attendre qu'on ait besoin de lui, en parcourant, à vitesse réduite, un cycle fermé. Il est fort curieux de constater que nos cellules nerveuses réalisent notre mémoire par des procédés analogues.

Une autre « unité de mémoire » est constituée par

un tube voisin des tubes employés en télévision, comportant une sorte de quadrillage dans chaque case duquel on peut disposer une charge électrique. La présence d'une charge signifie 1 et son absence 0. On peut ainsi emmagasiner, dans un seul tube, 1200 nombres.

Ces machines mathématiques sont évidemment monumentales. L'*Eniac*, par exemple, occupe une pièce de cent trente-cinq mètres carrés. Elle pèse trente tonnes, comporte plusieurs dizaines de kilomètres de fil électrique, dix-huit mille tubes électroniques et des dizaines de milliers de relais et de contacteurs. L'allure générale de la machine est celle d'un grand central téléphonique. Les murs de la salle portent des panneaux garnis de commutateurs et de bornes pour la fixation des câbles d'interconnection entre les différents éléments lors du câblage. (Sur des machines plus récentes que l'*Eniac*, ce câblage est automatique, ce qui en augmente encore la complexité.)

Performances

Les machines traitent généralement des nombres de dix chiffres, ce qui permet une très grande précision. Dans certains cas, on peut d'ailleurs opérer sur des nombres de vingt chiffres, en couplant deux compteurs.

Les temps de calcul sont extraordinairement réduits. On les compte en microsecondes (millionièmes de seconde). C'est ainsi que l'*Eniac* peut effectuer :

— cinq mille additions de deux nombres de dix chiffres par seconde;

— quatre cents multiplications de deux nombres de dix chiffres par seconde.

Ces vitesses — pour invraisemblables qu'elles parais-

sent — n'en sont pas moins dépassées sur d'autres machines. C'est ainsi que M. Couffignal, au C. N. R. S., espère obtenir des temps d'opération dix fois plus réduits, ou mieux encore.

Les performances sont limitées par les deux facteurs suivants :

— lenteur de fonctionnement des organes d'introduction des données et de sortie des résultats au regard des vitesses de calcul (la machine est souvent obligée de s'arrêter pour attendre que les résultats soient enregistrés);

— insuffisance de la capacité de mémoire.

Les machines les plus récentes comportent des dispositifs qui permettent de remédier dans une large mesure à ces inconvénients, et dont un, en particulier, peut remplacer à lui seul plus de cinq cents tubes électroniques de l'*Eniac*. Les réalisations ont donc tendance à devenir moins encombrantes et, probablement, moins chères.

Utilisation

En définitive, des résultats qui auraient semblé fabuleux il y a seulement dix ans sont d'ores et déjà acquis, et toutes les branches de la science pure et appliquée sont appelées à en bénéficier.

Comme nous le disions plus haut, seules les machines mathématiques ont permis les inextricables calculs nécessités par l'industrie de guerre : confection des tables de tir, calcul des antennes de radar, des structures atomiques, etc... Les applications du temps de paix ne sont pas moins importantes : en mathématiques pour l'étude de certaines fonctions, l'élaboration ou la vérification de

théories nouvelles, etc...; en électricité, en aérodyna mique, en géodésie, en météorologie, où se présenten des équations dont la résolution est, littéralement, inter minable. (Certain problème de géodésie conduit à u système de huit cents équations à huit cents inconnues qui se trouve même au-delà des possibilités des mach nes électroniques les plus perfectionnées actuelles.)

Dans un domaine plus pratique, un champ d'applica tion fort intéressant est offert par les questions de sta tistique et de documentation. C'est ainsi qu'on peu concevoir, au moyen d'un système de fiches perforée l'exécution par la machine des recherches bibliograph ques les plus complètes, à partir d'une masse de doc ments enregistrés sur film, masse qui pourrait êt énorme et représenter l'ensemble des connaissanc humaines : on aurait ainsi réalisé un véritable monst encyclopédique. Dans un ordre d'idées voisin, M. Cou fignal a étudié le projet d'une machine fonctionna selon les mêmes principes et qui effectuerait automa quement toutes les opérations — extrêmement co plexes — d'un service de chèques postaux.

Conclusions

Il apparaît donc que les machines mathématiqu électroniques sont un instrument de travail d'une pu sance incomparable, et qu'elles risquent de boulevers à brève échéance les conditions mêmes de la recherc scientifique.

Capables d'une extrême agilité de calcul, dou d'une faculté de mémoire pouvant porter sur des m liers de nombres et d'une faculté de choix, elles p

vent sembler justifier l'appellation de « cerveaux électroniques » qu'on leur décerne quelquefois. Pourtant, il faut tâcher de ne pas jouer sur les mots : l'*Eniac* et ses pareilles ne sont pas intelligentes et sont incapables de penser, c'est-à-dire de concevoir, d'inventer. Elles se bornent à exécuter avec beaucoup de rapidité et d'adresse des opérations dont on leur donne les facteurs, et de mener à bien des calculs dont on leur a tracé le canevas. Il est bien évident qu'elles n'apportent rien d'elles-mêmes et que le manipulateur ne trouve dans les résultats qu'elle lui fournit rien qui n'ait été implicitement contenu dans les données. Ce ne sont donc pas des cerveaux capables de supplanter partout celui de l'homme, mais des outils aptes à le remplacer parfois et, en tous cas, à accroître démesurément sa puissance.

Limitées à ce rôle d'outils, de relais amplificateurs, les machines mathématiques n'en représentent pas moins une réalisation d'importance cruciale pour l'avenir de l'humanité :

1° D'une part parce que cette qualité même d'outils les feront obligatoirement concourir à toutes les recherches futures. Sur ce plan, leur existence est un fait beaucoup plus significatif que la libération de l'énergie nucléaire, par exemple. Car si celle-ci apporte à l'homme la possibilité d'accroître ses sources d'énergie, celle-là figure déjà comme un auxiliaire indispensable de sa pensée, — de l'exercice de laquelle découle justement son emprise sur le monde physique.

On sait que tous les problèmes techniques posés par la construction d'une usine entièrement automatique — sans ouvriers — pour la fabrication d'un objet complexe sont résolus, et qu'on pourra l'entreprendre dès

qu'on acceptera d'y consacrer les capitaux nécessaires. On peut envisager de faire diriger une telle usine par une machine mathématique — recevant alors, au lieu de nombres, des indications venant des moteurs, des thermomètres, etc... — qui serait capable d'en régler et contrôler tous les éléments, d'en assurer une parfaite « supervision » sans l'intervention d'un seul ingénieur.

2° D'autre part, parce que, pour la première fois, on se trouve avoir construit des engins qui accomplissent des fonctions cérébrales, et ne sont pourtant que des précurseurs bien primitifs de ceux qu'on envisage déjà.

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'une analogie purement fonctionnelle, mais aussi organique, les processus internes de notre cerveau et de la machine — et en particulier les processus de mémoire — effectuant souvent un troublant parallélisme, à tel point que c'est l'objet d'une toute nouvelle science : la *cybernétique*[2], que d'étudier d'un même point de vue l'ensemble de ces phénomènes de relation, qui semblent absolument généraux — de l'échelle d'un organisme vivant, à celle d'un mécanisme et à celle d'une société — phénomènes dont jusqu'à présent le mathématicien, l'ingénieur, le biologiste (et spécialement le neurologue), le psychologue et le sociologue étudiaient chacun pour soi un aspect particulier.

MICHEL HALLET.

2. Cybernetics : nom que lui donne N. Wiener, dont un très curieux et remarquable ouvrage vient de paraître en anglais aux Actualités scientifiques et industrielles, Hermann, 1948, in-8, 114 pp.

NOTES ET DOCUMENTS

UN PETIT VILLAGE DE L'EX-PRUSSE ORIENTALE

L'occupation russe 1945-1946.

La frontière entre le territoire accordé aux Polonais t celui occupé par les Russes fut tracée en octobre 945. Les troupes se sont retirées au début de 1946. Une administration civile russe vint les remplacer. Les oms des lieux et des rues furent changés. Le maire st un jeune Russe. Tout le monde l'évite.

oldats.

Lorsque les anciens furent partis, des aviateurs de marine vinrent les remplacer. Ils étaient de Léninrad, se conduisaient assez bien et montraient un cœur umain. Leurs femmes étaient par contre insupportaes, excentriques, certaines richement habillées. Leurs nfants, pas très nombreux, montraient beaucoup moins haine contre l'Allemagne. Le commandant de garson était un lieutenant-colonel possédant auto et hauffeur. Sa femme ne ressemblait guère aux autres.

Police frontière.

Le long de la frontière se trouve un réseau de fil de fer soigneusement caché à ras du sol. Dès qu'on le touche, le fil commande un signal. Les gendarmes sont des Mongoles au cœur très dur. Certains ont essayé de passer les lignes. Faits prisonniers, ils ont passé quelques jours dans la cave de la kommandantur pour être transférés plus tard dans ce camp de X. Certains ont été aussi immédiatement fusillés. D'autres enfin ont réussi à passer en même temps que des soldats russes.

Le N. K. W. D.

Il est extrêmement actif. Dans notre seul village, il est composé d'un lieutenant, d'un adjudant et de deux soldats. C'est la milice locale. Certains cambrioleurs se sont vu infliger dix ans de prison. Une femme qui s'était approprié quelques poignées de blé en déchargeant un wagon a été condamnée à deux ans.

Écoles russes.

Elles furent ouvertes dans les bâtiments de l'ancienne école primaire supérieure. Le directeur était un vieillard très aimable. Une seconde école fut ouverte pour les enfants des officiers et une troisième pour ceux des paysans. Cette dernière était très mal fréquentée : une dizaine d'enfants par classe. Les enfants étaient excités à la haine contre la population allemande. Sortant de l'école, ils vous injuriaient ou même vous jetaient des pierres.

Arrivée des koulaks.

Ils sont arrivés en automne 1946. L'accueil officiel auquel il était défendu aux Allemands d'assister fut

chaleureux. On leur promit beaucoup, promesses qu'on n'a d'ailleurs jamais tenues. Ils venaient de très loin : deux familles par wagon. Le bétail était dans le même wagon que les personnes. Ils ne possédaient pas de meubles, sinon un pauvre bahut. Ils étaient de trois tribus différentes : Tartares, Tchouvaches et Modwares. Ils ne comprenaient que leurs langues respectives et ignoraient presque le russe. Leurs vêtements étaient extrêmement simples et mauvais. Ils avaient tous une vache et trois ou quatre poules.

Leur manière de vivre.

On leur assigna des maisons vides. Si l'on entre aujourd'hui dans mon ancienne maison, on trouve dans la petite chambre, à la première porte à gauche, une vache et une chèvre. Le plancher est rongé par le fumier. Dans la grande chambre, on a remis quelques carreaux. Le mobilier se compose d'une table, d'un bahut et de quelques chaises, le tout en très mauvais état. Dans la première année, ils ont commencé la construction du fourneau dans la grande pièce. Ce fourneau est fait avec des briques et mesure un mètre trente de hauteur. Sa largeur permet aisément à quatre personnes de dormir dessus. Ils se couchent sur des chiffons et se couvrent avec une fourrure. Maintenant tous les paysans possèdent un tel fourneau.

Leur nourriture.

Ce fourneau est allumé tous les matins. On y fait la soupe matinale dans de grands pots de pierre ou parfois de fer. On pousse ces pots dans le four à l'aide de longs bâtons. On mange le reste à trois heures de l'après-midi, heure du déjeuner. Le soir, on fait de même. L'hiver, les Russes mangent tous les jours la même soupe. Il n'existe qu'une seule soupière dans laquelle

tous les membres de la famille se servent avec leurs cuillères. Ils ignorent l'usage des assiettes. Les cuillères sont assez curieuses : le manche forme un angle droit avec le bout. Après avoir mangé la soupe, les paysans prennent des melons cuits. Ils les fendent à la hache. Enfin du pain frais et des morceaux de betteraves. Dans chaque rue, on avait installé dans une maison vide une « banja » (*sauna*) avec un grand four d'un mètre de hauteur, construit en pierre. Les fenêtres furent aveuglées. Seules furent conservées de toutes petites lucarnes. Chaque samedi soir, une femme du quartier venait allumer le feu et verser de l'eau sur le fourneau. Quand la pièce était pleine de vapeur d'eau, les Russes, d'abord les hommes, ensuite les femmes, se couchaient nus sur des degrés en bois et se flagellaient avec des fouets. Cet exercice est extrêmement fatigant pour le cœur et ne convient pas à des Européens.

La plupart des villages ne sont plus habités. Les fenêtres des kolkozes ne sont plus vitrées, mais fermées avec de la terre glaise. Les Russes en arrivent à ignorer qu'une fenêtre peut s'ouvrir, l'étonnement d'un Tartare en voyant ouvrir sa fenêtre le prouve à l'évidence. On imagine ce que devient l'air ainsi. Les poules sont dans la chambre et les moutons à l'étable. L'hiver, on prend le veau dans la chambre, par crainte du froid.

Leur hospitalité.

Il faut rendre témoignage à l'hospitalité de ces paysans qui se montraient humains envers les Allemands et invitaient toujours leurs ouvriers à manger avec eux.

Par contre, ils étaient beaucoup moins généreux vis-à-vis des pauvres et des mendiants, mais leur propre misère les en excuse. Ils n'avaient même pas le moyen de faire du thé que seuls buvaient les officiers. Mais ils

avaient assez de lait et en donnaient volontiers aux ouvriers allemands. Au début, effet de propagande, ils se montraient très craintifs vis-à-vis des Allemands.

Leur vie religieuse.

Les vieux étaient très religieux. Dans chaque maison se trouvait un coin pour les icones, devant lesquels les habitants se signaient. Les vieilles femmes faisaient usqu'à sept signes de croix en guise de *Benedicite*. Beaucoup de paysans n'entrent pas dans l'église sacagée parce qu'ils respectent en elle un lieu sacré; ils estent dehors, même en plein hiver. Le vrai marché oir se tient ainsi, juste devant l'église : tout le monde e presse, surtout le dimanche, pour trouver des fruits, u lait, du beurre, du fromage blanc et du poisson. Les aysans des kolkoses ont pris les crucifix et les imaes du chemin de croix qui étaient dans l'église et les nt mises dans leurs maisons. Seule reste maintenant grande croix triomphale qui était accrochée trop aut. Elle est suspendue au-dessus de l'autel, seule dans voûte dénudée. En tout temps, les paysans sont eureux de recevoir une image sainte. Ils ensevelissent urs défunts au cimetière ou en ville, mais sans popes.

a population allemande.

En octobre 1945, existait encore une municipalité lemande avec un maire allemand et un commandant sse à sa tête. La municipalité fut dissoute en fé-ier 1946. De cette date cessèrent toutes les inscrip-ns de l'état civil. Les anciens livres ne furent ni conués, ni même conservés. Il n'y eut plus aucune ganisation dans la commune. Personne ne s'occupa s des vieillards et des enfants. Alors qu'avant tous evaient leur ration de pain, bien qu'infime, vieillards

comme enfants, on introduisit des cartes d'alimentation auxquelles n'avaient droit que les travailleurs. Les vieux et les enfants, les infirmes, tous ceux qui ne travaillaient pas, ne reçurent plus rien officiellement. Ils durent se contenter des restes de pommes de terre et de chardons.

Les possibilités de travail.

Elles étaient plus que réduites. Certains firent la lessive ou le bois pour les officiers émigrés, les jeunes filles leur servirent de bonnes. Les artisans, tailleur, peintre, boulanger ou serrurier, furent les plus heureux. L'atelier de couture qui travaillait pour les officiers russes occupa dix couturières et un tailleur. En surplus, ils acceptèrent des travaux privés qui augmentaient d'ailleurs sérieusement leurs sources de revenus. Ces privilégiés purent facilement se nourrir et tout acheter. La boulangerie ne faisait plus que du pain pour les soldats. Cependant deux ouvriers allemands purent y rester, mais sans pouvoir passer du pain aux Allemands. Ils étaient surveillés de très près. Plus tard, l'un d'eux changea de boulangerie et trouva du travail à la ville voisine, dans la boulangerie de l'administration civile.

Une firme russe fut ouverte. Elle prit en charge l'usine et commença à démonter les halls pour les expédier en Russie. Cette opération fut interrompue et tout resta en vrac jusqu'au début de la reconstruction. Aujourd'hui, les halls sont remis en état. Ils servent de dépôts. C'est ainsi qu'on les voit remplis de meubles de toute espèce, de pianos par exemple. Le grand réfectoire sert de remise pour les machines à coudre.

Une petite menuiserie fut installée, où les vieilles chaises étaient réparées et peintes. C'est ainsi que douze cents chaises furent peintes à l'huile ! Les meilleures furent « exportées », les autres vendues plus tard aux paysans de kolkoses pour trente roubles chaque.

La police frontière accepta volontiers des ouvriers cultivateurs allemands, par exemple pour la récolte des pommes de terre. Mais les paysans de kolkoses n'avaient pas le droit de les accueillir, ils devaient se suffire à eux-mêmes. D'autres travaux étaient encore permis aux Allemands, par exemple blanchir ou peindre les pièces des immeubles d'officiers ou de paysans.

Dans les kolkoses, le travail était rémunéré en nature, nourriture de seigle ou de pommes de terre, ou encore en roubles et en nourriture, mais le tout dans des conditions inimaginables. Pour faire la lessive ou le ménage, une femme ne recevait souvent qu'une petite tranche de pain ou un hareng. Les personnes qui travaillaient pour la commune, surtout les femmes, ne furent presque jamais payées. Le maire les oubliait régulièrement.

Nourriture.

Elle était mauvaise et très insuffisante. Quelques détails suffisent à le montrer : jusqu'en été 1946, pour certains jusqu'en novembre, les Allemands eurent des pommes de terre. La première année, ils avaient cultivé leurs champs, mais les Russes récoltèrent. Les habitants commencèrent alors à vendre tous leurs biens pour acheter du pain. On a vendu de cette façon meubles, tables, chaises, horloges, puis les lits et le linge. Des décombres de 1944 on retirait les pommes de terre qui pouvaient se trouver dans les caves. On ouvrait des silos de pommes de terre réservés pour les cochons, de la récolte de 1944 également. On commença à manger des chardons et des mauvaises herbes. Au printemps 1947, tous mangeaient des chardons. L'hiver avait été terrible. Beaucoup de personnes âgées et d'enfants ne purent résister. On se mit à chercher la dernière pomme de terre, peut-être oubliée dans la cave ! On mendia des épluchures chez les paysans. On les fit cuire sur le four-

neau, après les avoir moulues. Tout le monde était malade. Tous les enfants mendiaient. Leur mères ne pouvaient plus rien leur donner.

Les vêtements.

Il était presque impossible de se vêtir. La plupart des habitants finirent par ne plus avoir de manteaux, parce qu'ils les avaient vendus pour du pain. L'hiver particulièrement froid causa beaucoup de victimes; beaucoup furent tout simplement gelés. On se mit à scier tous les arbres pour se chauffer. Les Russes restaient indifférents à cette misère. Beaucoup d'entre eux s'en réjouissaient même.

Logement.

C'était une question tout aussi grave. Dès que l'on avait installé son coin, les Russes nous en chassaient. Certains ont dû changer ainsi jusqu'à dix-sept fois. En été 1946, les Allemands durent quitter les faubourgs en faveur des paysans de kolkoses et se réfugier dans les quartiers détruits et brûlés de l'intérieur du village. Beaucoup s'installèrent dans les caves. Parce que les maisons n'avaient plus de toits, il pleuvait dans toutes les chambres. Dans ces conditions déplorables, les cambriolages devinrent très fréquents.

Au presbytère habitaient deux Allemands. Un mois plus tard, le magasin en réquisitionna les locaux. Les habitations détruites tombaient toujours plus en ruines. Les intempéries eurent raison des murs les mieux conservés. C'est ainsi que des quartiers tout entiers, par exemple autour de la place du marché, se sont effondrés. D'ici de là, un mur s'élève encore pour marquer la place. Les mauvaises herbes ont tout envahi. Les quartiers font une impression de misère affreuse.

Les champs sont généralement en friche. Ils ne sont

cultivés qu'à environ cinq pour cent. Les ronces et les épines couvrent tout le reste. Beaucoup de champs sont encore minés. Même les champs officiellement déminés sont toujours le théâtre d'accidents scandaleux. Le matériel de guerre est encore dans les champs : des canons et des chars abattus. En plus, des tranchées et de petits abris qui sont en train de s'effondrer. Les tombes des soldats allemands sont nivelées. On ignore jusqu'à leurs emplacements.

L'argent.

On pouvait être heureux quand on touchait son salaire, ce qui faisait par mois deux cent cinquante roubles. Les cartes d'alimentation coûtent à elles seules cent roubles par personne, un pain soixante à soixante-six. Durant l'hiver de la faim, le prix du pain devait monter à cent vingt roubles. On vendait ses effets devant l'église. Les Russes faisaient encore baisser les prix : « *Dorogo*, trop cher », répondaient-ils toujours.

Naissances.

Quatre ou cinq enfants russes, dont deux baptisés. Plus deux enfants allemands.

Décès.

Jusqu'au 1er novembre 1945, la mortalité s'élevait à 5 % pour l'année. L'hiver 1947 a considérablement augmenté le nombre des décès et, en novembre, il restait six cent cinquante Allemands dans le pays. Ainsi deux cent cinquante habitants partirent en janvier 1946. Une bonne part d'entre eux rentrèrent en ville. Trois cent quarante purent se replier sur l'Allemagne en novembre 1947. Il en reste actuellement trois cent dix. Il est impossible de fixer aujourd'hui le nombre des décès.

Les hommes mouraient tous les jours du typhus ou d l'hiver. L'institutrice avait tout vendu et se traîna dans ses guenilles. Son visage se gonfla et ses jambe de même. Elle fut transportée en charrette, recouver d'une couverture seulement. En été 1947, une jeu femme arriva à l'hôpital à moitié morte de faim. peu près remise, elle rentra chez elle, mais pour trouv tous ses effets volés par une compatriote qui avait to vendu à Kœnigsberg. La malheureuse fille, à bout d résistance, alla mendier du pain chez les officiers ru ses. Elle succomba aux rigueurs de l'hiver 1946-194

Hôpital.

Quand les médecins prirent la fuite en février 19 (ils n'avaient plus de médicaments), les Russes entr rent en fureur. L'hôpital resta toutefois sous la dire tion d'une religieuse et de la sœur d'un médecin. L malades étaient reçus à l'hôpital où ils restaient d général jusqu'à leur mort. Dans l'été de la même anné certains furent transférés à l'hôpital d'arrondissemen remonté pour les Russes. Là il y avait beaucoup de m decins.

Mœurs.

En 1945, il y eut énormément de viols jusqu'à l'ét blissement de la municipalité allemande. Des lois sév res purent alors un peu freiner le débordement. L femmes se vendaient facilement. Les unes pensaie que « mieux vaut un seul que beaucoup », les autr faisaient confiance à qui leur parlait mariage. En 19 la situation s'améliora et, en 1947, les femmes du pa étaient dans un état de misère trop dégoûtant; les Ru ses avaient aussi fait venir leurs femmes. Avec la fai grandirent la haine, la jalousie et la méchanceté. L habitants se volèrent les uns les autres. Les Russ

réagissaient violemment à cette situation dans la mesure où elle les touchait matériellement. Mais les peines de prison ne changèrent rien, sans doute parce qu'elles n'apaisaient pas la faim. Certains ont perdu le dernier reste d'humanité. Une femme dut entrer à l'hôpital en 1947. De retour chez elle, son enfant de six ans avait disparu. Un dénommé Y. a dû le tuer. Cet homme avait des mains d'ogre, se nourrissait de chiens et de chats et s'en vantait publiquement. Il mourut bientôt après. On raconte qu'un fait analogue s'est passé dans un pays voisin.

École.

Au début de 1947, dans l'ancienne école primaire supérieure, on constitua une école tenue par trois institutrices allemandes. Elles n'avaient subi qu'une formation de six semaines. Les enfants étaient très peu nombreux, soit que les parents ne les envoyassent point, soit qu'ils fussent physiquement trop faibles.

L'église catholique.

Le bâtiment était atteint de plusieurs obus. En 1943, tous les dégâts auraient pu être réparés intégralement pour quelques deux mille reichsmarks. Il pleuvait fortement à l'intérieur. Le curé avait laissé quelque deux cents livres sur le plancher. L'église était fermée à clef, mais les Russes escaladaient les fenêtres, renversaient et bousculaient le mobilier, déchiraient les livres, salissaient les lieux et emportaient tout ce qui leur plaisait. Avec la pluie, toutes les affaires pourrirent. En été 1947, on utilisa les restes à combler un trou d'obus dans le jardin de l'école professionnelle. Puis on commença à démonter tous les accessoires et les meubles, les autels, les statues, les tableaux. Tout fut saccagé et aujourd'hui l'église est vide. Il n'y a plus de chaises ni d'orgue. Il

reste juste l'autel de pierre du centre. Il est encadré par les comptoirs du « marché noir officiel » qui a remplacé le culte.

La vie religieuse.

Il n'y avait plus de services religieux, puisqu'on était sans prêtre. La plupart des habitants allemands étaient d'ailleurs protestants. Le 11 novembre 1946, un prêtre vint confesser et dire la messe dans la salle de l'école primaire. Il apportait des nouvelles d'Allemagne, car ils étaient mieux renseignés que nous à Kœnigsberg. Il savait qu'il n'y avait pas de curé dans notre village et s'était fait un devoir de venir à pied. Il avait apporté les ornements et était accompagné d'un jeune garçon de douze ans. Il baptisa l'enfant de H. Sur le chemin du retour, un soldat russe lui prit ornements et valise. L'officier, auquel le curé présenta des réclamations, haussa les épaules. Deux autres prêtres vinrent ensemble le 1er octobre 1947 et célébrèrent la sainte messe. Le prêtre précédent avait été fusillé entre temps. Plus de trente catholiques étaient présents, certains dont on ne savait pas qu'ils étaient catholiques. Deux garçons renseignèrent tout le monde en secret.

Les catholiques organisèrent, dans l'intervalle, des services religieux en lisant les textes de la sainte messe dans le missel de Schott et en récitant le rosaire. Ceci presque tous les dimanches. Les protestants se montrèrent indifférents.

★ ★ ★

MAISONS D'AMITIE AUX ETATS-UNIS

La pluie rageuse faisait déborder les caniveaux de Michigan Avenue, ruisselante de lumières sur la rive du Lac qui s'enfonçait dans la nuit. Lorsque je lui indiquai l'adresse de la *Friendship House,* le chauffeur de taxi parut étonné :

— Mais, monsieur, c'est en plein quartier nègre...

Comme j'insistais, il hocha la tête. C'était bien la première fois qu'un Blanc lui demandait de l'emporter dans une telle direction. Et la voiture s'élança vers le sud de la ville. D'une ligne de l'*elevated,* ce métro aérien bruyant et sale, j'avais déjà découvert ce quartier sud où s'entassent sept ou huit cent mille nègres. Taudis indescriptibles bordant des rues étroites, cours obscures où fourmillent des négrillons mal vêtus, hallucinant décor de bois noirci, avec ses balcons branlants, ses toits défoncés et cent fois rapiécés, ses escaliers extérieurs qui servent d'étendoirs à linge, — tout cela m'avait surpris et choqué, si proche des quartiers habitables et des grands hôtels du centre. Maintenant, je revoyais de nuit toutes ces choses pitoyables, ou du moins ce que voulait bien m'en révéler une lumière parcimonieuse. En descendant du taxi, la boue où je m'enfonçais pénétra par-dessus mes chaussures.

Devant moi se dressait la maison de la *Friendship House,* taudis en tous points semblable aux autres, peut-être un peu plus grand, avec une sorte de vitrine exposant quelques revues. J'entrai. Dans une salle de réunions, Blancs et Noirs discutaient leur programme d'entr'aide. Partout ailleurs, non seulement dans les

États du Sud où le problème nègre est le plus tragique, mais aussi dans l'Est et le Middle West, j'avais vu les églises catholiques interdites aux nègres, que l'on tenait à l'écart, à distance respectable, dans les petites chapelles de bois qui leur sont réservées.

Le mouvement de la *Friendship House*, ou Maison de l'Amitié, fut fondé par la baronne Catherine de Hueck, qui en a conservé la direction, pour essayer de briser les barrières dressées entre Blancs et Noirs. Elle acheta une maison au milieu du quartier nègre et y installa quelques jeunes gens et jeunes filles de race blanche. A New-York, Harlem possède aussi sa *Friendship House*. C'est un carrefour de rencontre pour quelques très rares représentants des deux races. Des cercles d'études et des exercices spirituels voudraient leur donner une formation commune. Mais comment convaincre les uns et les autres qu'ils sont au même titre fils du même Dieu, alors que tout, dans la vie sociale et économique du pays, a été organisé pour les séparer? Les *Friendship Houses* s'efforcent donc de venir en aide aux familles nègres vivant dans la plus grande misère. Des garderies d'enfants et des patronages ont été organisés à leur intention par les jeunes filles de la *Friendship House*. Visites aux malades, aide aux mères de familles nombreuses, effort d'éducation centré surtout sur l'enfance, la *Friendship House* n'ambitionne rien d'autre.

Ma première réaction fut de critiquer : si généreux soit-il, l'effort de Catherine de Hueck, Ann Harrigan et les quelques étudiants qui consacrent leurs vacances à la *Friendship House*, ne parviendrait jamais à résoudre l'immense problème racial qui fait des nègres les parias des U. S. A. Devant les vingt millions de nègres américains, oppressés par la tradition et par les structures du pays, que vaut l'effort d'apostolat personnel de quelques jeunes catholiques américains?

« Mais, me disait-on, vous ne comprenez pas. » Dans tel et tel collèges catholiques, des étudiantes noires ont

été admises : après cinq mois, à cause des vexations dont elles étaient victimes de la part de leurs camarades, elles sont parties d'elles-mêmes. L'an dernier, le cardinal-archevêque de Saint-Louis rappela une lettre de son prédécesseur demandant que tous les enfants soient admis dans les écoles paroissiales, sans distinction de races : les parents d'élèves ont alors menacé de retirer leur appui financier. Les Noirs sont chassés des églises catholiques réservées aux Blancs. Dans la plus grande Université catholique des U. S. A., il y avait, à mon arrivée, une seul étudiant nègre, et j'ai choqué mes camarades en allant manger avec lui mon premier repas. Le problème racial, me dit-on, c'est d'abord un problème psychologique. Il faut préparer les Noirs aussi bien que les Blancs à se considérer comme des égaux. C'est ce qu'ont fait quelques élèves de l'Université catholique dont je parlais, et ils viennent d'obtenir maintenant une dizaine de bourses pour des étudiants nègres. Dix nègres sur cinq mille étudiants dans cette Université ! Il faut aller doucement, ne cesse-t-on de me répéter, il ne faut pas heurter les préjugés qui existent chez les nègres aussi bien que chez les Blancs...

La *Friendship House* est bien ce que son nom indique : une maison d'amitié entre Blancs et Noirs. Rien de plus. Et c'est pourtant l'effort le plus considérable jamais entrepris par les catholiques américains pour faire cesser l'hostilité, la haine ou le mépris qui sépare les deux races. A côté de cela, il n'existe que la petite *Interracial Review* qui atteint à peine quelques milliers de lecteurs, et dont les articles invitent les catholiques à ne pas employer à l'endroit des nègres des termes insultants comme *neger*...

Les mouvements revendicatifs en faveur des nègres sont très rares aux U. S. A. Quelques « ligues », entièrement constituées par des Noirs, voient leurs moyens d'action se réduire à des proportions de plus en plus ridicules. L'an dernier, le « Programme des Droits

civils », présenté par le président Truman, permit d'espérer que des mesures efficaces seraient enfin prises pour assurer à la population nègre les droits que lui reconnaît la Constitution; mais ne s'agissait-il pas là d'un simple élément de campagne électorale ?... La législation du Congrès actuel nous l'apprendra. Pour donner une vague idée de la manière dont est envisagé le problème à l'heure actuelle, signalons aussi que H. Wallace, dans sa campagne électorale, refusa de prendre la parole dans les meetings où les Noirs n'étaient pas admis aux côtés des Blancs : il ne put ainsi prononcer que vingt-quatre discours...

Les *Friendship Houses* se situent donc en dehors de tout programme revendicatif. C'est par les contacts personnels qu'elles s'efforcent de briser les barrières de préjugés, avec l'espoir que les réformes de structure suivront normalement les transformations opérées dans l'esprit de chaque Noir et de chaque Blanc.

Je suis resté toute une nuit avec l'équipe mixte qui me recevait à la *Friendship House* de Chicago. Garçons et filles, les Noirs surtout, après m'avoir expliqué ce qu'ils pensaient du problème nègre, me harcelèrent de questions sur les courants intellectuels en France. Ils me parlaient du désespoir ou de la lassitude qu'ils découvrent autour d'eux aussi bien que dans notre littérature contemporaine. Je les sentais très proches de nous, et nous pouvions parler de marxisme, non plus en termes de camps de travail, déportations, contrainte policière, — comme c'est le cas avec la plupart des Américains, — mais en termes de philosophie, de doctrine, de mystique. J'étais frappé par leur profondeur intellectuelle, les livres dont ils pouvaient parler avec compétence (Chesterton, Kierkegaard, Malraux), la lucidité de leurs jugements et cette espèce de « colère charitable » avec laquelle ils parlaient des vexations qui leur sont servies comme pain quotidien. Je croyais avoir affaire à des étudiants ou à des gens ayant reçu

une formation universitaire. Mais, dans les jours qui suivirent, j'ai partagé leur vie, mangé à leur table, vécu dans leurs taudis humides, couché sur la paillasse que m'offrit l'un d'eux dans sa propre chambre. Ils étaient tous des ouvriers, n'ayant jamais fréquenté l'école au-delà de quinze ans. L'un d'eux gagnait pauvrement sa vie en transportant des sacs postaux, un autre était balayeur à la gare du South Shore, quelques-uns travaillaient aux trop célèbres abattoirs de Chicago, les autres partaient avant l'aube vers les hauts fourneaux et les convertisseurs du sud-est de la ville.

C'est là qu'apparaît le rôle éducateur des *Friendship Houses*. Considéré comme tel, leur travail actuel est inappréciable. C'est peut-être des *Friendship Houses* de New-York ou de Chicago que sortiront un jour les hommes capables de mettre un terme à la misère des nègres américains et à l'exploitation dont ils sont victimes, — des hommes capables d'envisager les réformes législatives et institutionnelles à la lumière des problèmes psychologiques posés par la discrimination des races.

Les *Friendship Houses* sont une entreprise de catholiques laïcs. Pendant qu'ils se consacrent à leur travail d'éducation, la majorité des évêques américains continuent à maintenir, au sein de la même Église catholique, l'église des Blancs et l'église des Noirs, — les écoles paroissiales restent, en de nombreux diocèses, fermées aux enfants nègres, — et les prêtres noirs qui se consacrent à l'évangélisation de leurs frères de couleur ne sont qu'une poignée. Les gens des *Friendship Houses* ressemblent, hélas ! beaucoup trop à ce personnage de Sinclair Lewis qui, découvrant un peu de sang noir sous sa peau blanche, se trouve exclu à la fois de la communauté des nègres et de la caste des Blancs.

CLAUDE JULIEN.

SUR UN INCIDENT DE SEANCE

On peut chercher vainement dans toute la presse bien pensante du 26 novembre des traces de l'incident dont nous allons parler. Pas tout à fait : sous l'honnête plume de M. Remy Roure, dans Le Monde, *une allusion sibylline à propos d'une lettre, lue par M. Jacques Duclos, qui aurait fait tomber sur l'hémicycle un silence de gêne et de consternation glacées. Et quelques réflexions sociales, mais aucun détail.*

Les détails, les voici... sans réflexions ni commentaire. Nous avons seulement remplacé les noms propres des intéressés par des initiales, ne nous souciant nullement des personnes, mais seulement des faits. Tout ce qui va suivre est, à la nuance indiquée près, la stricte copie du Journal Officiel *du 25 novembre 1948, n° 139, A. N., p. 7196.*

M. Jacques Duclos. — Ayant déclaré qu'il y a en France des officines de corruption et de financement des politiciens, je tiens à le prouver.

Je veux en donner une preuve. Elle suffira, je crois, pour montrer la nécessité d'une enquête généralisée.

Voici de quoi il s'agit.

J'ai dans mon dossier la copie d'une lettre adressée par un de nos collègues à un homme qui s'occupe justement de distribution de fonds.

Voici cette lettre :

« J'ai vu hier mon ami et ancien collègue M. T., qui m'a fait part de ses conversations téléphoniques avec

vous au sujet d'une question de fonds et concernant ma dernière élection de novembre 1946.

« Et d'abord c'est par M. T. que j'ai appris votre présence, 6, rue de Penthièvre, où je suis très heureux de vous savoir installé, en attendant que, par un juste retour des choses, j'aie le plaisir de vous voir à la tête d'une importante préfecture, ce dont je me réjouirais avec tous vos nombreux amis.

« Mais je passe tout de suite au sujet qui motive cette lettre.

« Comme vous l'a exposé M. T., sans doute, j'avais décidé de ne pas me représenter aux élections législatives de novembre 1946, car les charges financières qui m'incombaient du fait de trois élections successives étaient trop lourdes pour moi, qui n'ai pour toute fortune que mes six enfants, comme vous le savez.

« En dernière heure, j'ai cependant cédé aux instances de mes amis et je me suis présenté aux élections, sous la promesse formelle, faite à M. T. par les services de la rue de Penthièvre, qu'une somme de deux cents « billets » me serait allouée pour soutenir cette élection, étant entendu cependant que cette somme ne me serait versée qu'après lesdites élections, du fait de l'état de la caisse à ce moment-là.

« J'ai donc contracté des dettes, en pensant les rembourser avec les fonds ainsi promis. Mais, comme sœur Anne, je ne vois rien venir.

« Peut-être aurais-je dû me rendre moi-même rue de Penthièvre. Mais, par suite d'un sentiment que vous comprenez, il me répugne de « mendier » ainsi.

« Mais, par contre, je suis peiné, — *écoutez bien, mesdames, messieurs,* — de savoir que d'autres collègues, pourtant fortunés, ont été royalement servis et que, personnellement, je n'ai rien obtenu, si ce n'est des dettes que j'aurai beaucoup de mal à régler.

« C'est ainsi que M. T. m'a demandé instamment de vous écrire cette lettre pour vous demander d'user

de toute votre autorité pour faire régler cette affaire d'extrême urgence, car M. T. se propose d'agir auprès des industriels de la machine agricole, près desquels il jouit d'une grosse autorité, en vue de les inviter à ne pas répondre à l'appel qui leur sera lancé pour refaire les réserves de la rue de Penthièvre, si je n'obtenais pas satisfaction.

« Certes, cher monsieur S. — *c'est le nom du correspondant* — ce n'est point de ma part une menace quelconque, et je ne fais que vous rappeler ce que M. T. vous aurait déjà dit et qu'il m'a demandé de vous redire à nouveau. Je vous serai donc très reconnaissant, cher monsieur S., de voir d'urgence cette affaire qui me tient particulièrement à cœur et qui va décider de mon attitude pour les prochaines élections cantonales et au Conseil de la République.

« Au plaisir de vous lire, et je vous redis, cher monsieur S., mes sentiments les meilleurs. »

Qui est ce M. S. ?

C'est un ancien préfet de Vichy. Il était le 6 juin 1939 préfet de troisième classe dans l'Aude. Le 17 septembre 1940, il était nommé préfet de deuxième classe dans la Nièvre; le 11 juillet 1942, préfet de première classe dans le Cher, et le 22 avril 1943, préfet du Pas-de-Calais, hors classe.

Ainsi donc, c'est un ancien préfet de Vichy qui est maintenant distributeur des fonds.

C'est un député qui a écrit cette lettre...

Sur de nombreux bancs. — Qui ?

M. Jacques Duclos. — M. M., député de...

M. M. — Voulez-vous me permettre un mot ?

M. Jacques Duclos. — Tout à l'heure ! Vous aurez la parole après moi.

C'est M. M. qui a écrit cette lettre.

Et vous voulez parler d'honnêteté ! Et vous voulez

insulter les communistes ! Allons donc ! (*Applaudissements à l'extrême gauche. — Exclamations à droite.*)

M. R. M. — Puisque vous parlez d'honnêteté, monsieur Duclos, peut-on vous demander comment vous vous êtes procuré cette lettre ?

M. Jacques Duclos. — Cela est une autre histoire. En tout cas, je l'ai entre les mains.

M. M. — Selon l'habitude du parti communiste, on invente des pièces.

M. Jacques Duclos. — Non !

M. M. — Cette lettre n'a jamais été écrite par moi.

J'ajoute que mon ancien collègue, M. T., ne reçoit en tout cas pas d'argent de l'étranger et que, s'il m'avait aidé dans ma politique, ce ne serait pas avec l'argent de Moscou, mais avec de l'argent français. (*Exclamations et rires à l'extrême gauche. — Applaudissements à droite.*)

M. Jacques Duclos. — Je me doutais que M. M. essayerait de dire qu'il n'a pas écrit cette lettre. Mais, pour son malheur, j'ai non seulement la copie, mais aussi l'original. (*Applaudissements prolongés à l'extrême gauche.*)

M. P. J. — Vous êtes un voleur, alors ?

M. R. M. — Cela porte un nom devant le tribunal.

M. Jacques Duclos. — Il ressort de tout cela, messieurs, qu'une atmosphère de corruption et de pourriture règne dans ce pays. Il faut crever l'abcès. (*Vifs applaudissements à l'extrême gauche.*)

Si vous n'acceptez pas que la lumière soit faite sur les ressources et sur les activités de tous les partis, c'est que vous voulez vous vautrer dans cette pourriture. (*Applaudissements à l'extrême gauche.*)

ECHANGEZ VOS FARDEAUX

La paroisse, comprise dans son sens le plus large de communauté chrétienne de base, se présente actuellement comme le point de départ et le point d'arrivée de la plupart des efforts des chrétiens.

L'Action catholique en est partie pour jeter les filets au dehors. Les mouvements de la Mission de France et de la Mission de Paris aboutissent finalement à constituer des communautés chrétiennes nouvelles qui ne sont au fond que des paroisses d'un genre nouveau. La plupart des courants religieux ne prennent finalement leur importance que par les modifications concrètes qu'ils apportent à la vie des communautés chrétiennes de base.

Quelle est la communauté chrétienne que nous voulons? Répondre à une telle question, n'est-ce pas le moyen d'exprimer concrètement les besoins latents de notre foi actuelle?

***

Nous pensons qu'il serait utile que tous ceux qui souffrent de l'état présent des communautés chrétiennes mettent en commun ce qu'ils y trouvent, ce qu'ils en espèrent et qu'ils disent comment ils les voudraient.

Il s'agit moins de critiquer ce qui est, ce qui ne peut être qu'un point de départ, que de s'efforcer d'exprimer comment nous voudrions voir s'épanouir dans un groupe d'hommes la vie de notre foi.

La question est immense. Elle inclut par exemple le

rôle des prêtres dans la communauté chrétienne; l'amour entre les frères; la place du catéchuménat dans le groupe; le sens du baptême; le rôle de la communauté chrétienne dans la société humaine qui l'entoure. Qu'est donc la vie sacramentelle pour ceux qui n'ont pas un minimum du sens de Dieu? Comment la vie liturgique peut-elle reprendre son sens? etc.

Nous croyons que la paroisse constitue un objet concret sur lequel il est possible de prendre conscience des besoins réels de la foi dans notre pays. Cette prise de conscience ne se fera par aucun article étudiant abstraitement et tranchant verticalement la réalité vivante et mouvante des communautés, mais seulement par la rencontre de chrétiens, prêtres ou laïcs, acceptant de dire les désirs les plus profonds de leur foi. C'est donc au genre témoignage, lettre, journal que nous faisons appel. Nous publierons les réponses au fur et à mesure qu'elles arriveront. Nous croyons davantage à la fécondité d'une méditation en commun par l'instrument d'une revue, qu'à une synthèse faite dans un bureau d'étude.

***

D'un curé de Beauce.

Je suis depuis quelques années curé dans une des campagnes déchristianisées de notre France, et, dès le début, j'ai été frappé, angoissé par ce malaise d'une religion dévalorisée.

. . . . . .

Je souffre beaucoup d'être obligé de donner les sacrements à des gens qui n'ont aucune disposition intérieure !

Je voudrais (et Mgr l'évêque du diocèse me pousse

à répandre cette idée), je voudrais qu'on ne baptise que les enfants de ceux qui sont encore chrétiens, donc qui, au moins, pratiquent leur religion, sinon ce n'est qu'une comédie ou même, comme vous le dites, un sacrilège.

Le catéchisme ! Nous mettons sur les épaules de ces enfants une morale qu'ils ne pourront pas respecter vu leurs familles. Alors s'applique la parole de l'Évangile : « Ils foulent aux pieds (cette morale) et se retournent contre nous. »

La cérémonie de première communion m'est une torture. Faire jurer à ces enfants la fidélité aux engagements du baptême et nous savons que le dimanche suivant aucun ne reviendra !

Mariage ! Des jeunes qui ne savent même plus qu'il y a des sacrements, qui n'ont plus aucune notion du péché, c'est-à-dire du bien et du mal. Ils n'ont pas la foi, souvent. Déjà les enfants au catéchisme ne se gênent pas pour me dire qu'ils ne croient pas à la résurrection du Christ, etc. Il est impossible de leur parler des commandements de Dieu, parce que leur esprit est plein de l'exemple des parents et du milieu. Je ne leur enseigne même pas cette simple morale dont vous parlez.

Extrême-onction ! De même.

Pour tout résumer, et très confusément encore évidemment, c'est un véritable échange de vues qu'il faudrait. Je voudrais ne voir accorder les sacrements qu'aux vrais chrétiens. Nous n'aurions peut-être pas beaucoup de sacrements à donner, mais cela ne vaudrait-il pas mieux ? Beaucoup de prêtres seraient obligés de quitter leur paroisse, ce ne serait que mieux encore. Ils vivraient eux-mêmes en communauté et rendraient visite aux chrétiens des paroisses sans prêtre.

Il y aurait alors place de nouveau à un véritable catéchuménat, etc. « Ce serait de nouveau enthousiasmant d'être prêtre ! » Tandis qu'aujourd'hui c'est pitié de voir de pauvres prêtres entourés de neuf ou dix personnes adultes, le dimanche, et d'une bande de gosses qui n'at-

tendent que d'avoir fait le serment de fidélité pour partir ! J'ai essayé bien des choses pour éveiller mes paroissiens, et, en rentrant, je me dis toujours : « Dommage qu'ils soient déjà chrétiens (baptisés, j'entends), autrement j'aurais pu en inquiéter quelques-uns, mais comme ils sont baptisés, communiés, mariés, ils sont en règle, assurés, il n'y a rien à faire pour eux. »

D'un médecin d'une paroisse bourgeoise de Paris

J'ai été très frappé de voir combien le premier aspect de nos réunions, c'est-à-dire la mise en commun de l'expérience religieuse intime de chacun, avait créé entre nous une amitié profonde et avait été surtout une grande libération. On pouvait donc mettre à nu les replis cachés de nos expériences, ce par quoi chacun de nous avait l'impression d'exister humainement.

Mon expérience profonde, celle par quoi j'ai le sentiment de valoir quelque chose, a donc un sens pour moi et pour d'autres, et trouve à être reçue. Il y a tant d'êtres qui, faute de pouvoir exprimer à eux-mêmes et à d'autres leur position intérieure réelle, se replient éternellement sur eux parce que leur expérience intime a buté un jour sur ce qui se dit être la vraie vie religieuse. Je pense que cette ouverture de soi-même est un grand bienfait et devrait exister dans une communauté chrétienne, surtout actuellement où le milieu bourgeois a créé tant d'adolescents prolongés qui poursuivent sans fin les moyens de s'affirmer à eux-mêmes.

Le résultat de cet isolement des êtres dans le milieu chrétien frappe surtout chez les gens âgés. Ce vieil homme qui doit s'accuser régulièrement de quelques actes défendus ne voit pas que sa vie a consisté à se jouer à lui-même la comédie du grand homme. Aduié dans son enfance par sa mère, il a refusé le milieu réel

où humblement il avait à vivre. Une fraternité profonde n'aurait-elle pu le rendre présent à ce qu'il était et l'aider à s'accepter.

Mais ce stade de prise de conscience de nous-même et des autres ne peut être qu'une étape provisoire. Le plan du témoignage ne convient qu'un temps et ne constitue qu'un aspect des activités du groupe. Après pas mal de vicissitudes, les réunions ont changé de caractère.

*
* *

Dans cette vie bousculée de Paris, les réunions sont pour moi la détente, un moment où chacun considère que le plus important est de se taire et d'écouter, de laisser là le souci de son comportement et de ses initiatives en vénérant par le silence cet ordre plus profond en lequel nous croyons tous. Cette attitude de désappropriation de soi-même, l'écoute de l'Ecriture et des autres, voilà ce que m'apportent des réunions réussies.

*
* *

Mais il y a dans le groupe des manques considérables.

Notre groupe était né en partie d'une révolte démocratique de notre liberté individuelle qui voulait s'exprimer et affirmait que le témoignage du plus petit avait autant de valeur que celui du plus grand. Actuellement, je pense toujours que l'apport du plus pauvre et du plus souffrant a une place plus grande, mais dans le respect d'une hiérarchie profonde des choses où, si tout est à l'homme, l'homme est à Dieu.

Cette importance du silence, de l'ordre intérieur et caché que vénère tout être, m'a appris profondément le sens de la hiérarchie des valeurs.

Dans notre groupe où nul n'a autorité, nous avions conscience d'être ensemble des isolés. Il nous manque

un homme ayant reçu un certain pouvoir sacré de rattacher à l'Église, un homme qui soit humainement du même bois que nous, qui vive absolument la même aventure, mais qui ait abandonné un certain plan de réussite humaine, qui se soit consacré au silence pour mieux recevoir la Parole, qui soit non pas un chef mais un père, chargé de nous tous dans sa prière, qui nous porte dans le silence de son oraison, en qui se fasse plus électivement qu'en nous-même cette venue de l'Esprit. Un père qui humainement vive comme nous, parle comme nous, pense comme nous, mais qui puisse libérer une partie de son temps pour l'oraison, qui y intériorise notre effort humain et le féconde en y situant la parole qui vient d'en haut.

Qu'ainsi, au groupe, il parle avec autorité un langage qui soit nôtre, où nos soucis humains soient réellement présents et transcendés.

Nous, laïcs, mariés ou non, nous sommes chargés de nous-mêmes, de nos femmes, de nos enfants et d'une certaine tâche humaine.

Nous avons besoin d'un homme qui ait renoncé en fait à la réussite humaine de sa vie, à une femme et des enfants pour pouvoir être davantage tout à tous sur le plan de la foi, où le salut ne vient pas des œuvres.

***

Plus profondément encore maintenant, j'ai le besoin d'une communauté humaine où le sacré et le mystère soient plus concrètement présents. La Mission de l'Église pour moi est de témoigner au monde que le plan sacré de la foi existe.

La simple oraison même en groupe n'est pas suffisante. Le subjectif y garde trop de part. Des rites sacrés sont nécessaires.

La messe à laquelle j'assiste dans ma paroisse est si lointaine, si abstraite dans une foule si anonyme, que

j'assiste davantage à la conception que j'ai de la messe qu'à un rite sacré existant en lui-même.

J'ai essayé de participer à un groupe s'efforçant de chanter, de dialoguer la messe, d'observer les erreurs matérielles de la vie paroissiale et d'y remédier.

J'y ai acquis la conviction que ce but-là ne mène pas à grand'chose. Ce n'est pas dans une atmosphère de metteur en scène que la foi viendra animer ce qu'elle n'anime pas.

La liturgie de la messe, pour les gens de mon espèce, doit être retrouvée au bout de tout un catéchuménat pendant lequel l'écoute de la Parole dans l'Écriture et le silence de l'oraison viennent redonner leur sens organique aux gestes du sacrifice du Christ.

L'existence d'un catéchuménat parmi les chrétiens eux-mêmes, retrouvant le sens de Dieu, des autres, de la Parole et de l'oraison me semble la voie par où les paroisses retrouveront leurs fonctions.

Pour résumer, ma communauté chrétienne est celle de ceux avec qui j'ai pris une certaine conscience commune, de ce que j'étais, puis de ce qu'était la foi et le Christ.

Cette prise de conscience, qui n'est au fond qu'un catéchuménat, me semble préliminaire à l'existence d'une communauté chrétienne. Déjà ce stade engendre une profonde charité et donne le sens du silence, de la prière et de l'Écriture.

Mais, maintenant, nous avons besoin qu'un prêtre vivant réellement notre situation humaine vienne ordonner notre groupe à l'Église et réalise avec nous une communauté centrée sur les gestes sacrés de la messe, témoignant ainsi au maximum du message chrétien et restituant ce plan sacré de la vie qui est le plan le plus oublié de notre monde.

J. J.

ES SIGNES DU TEMPS

Dieu existe.
onc vous ne pouvez être communiste.

Déduction jusqu'à présent informulée, tout à coup périeusement affichée fin novembre dernier sur les irs de la capitale. Renseignements pris, il s'agissait in meeting tenu sous le patronage de *l'Homme nouau*. Action qui entend servir les intérêts de la chréinté et diffuser l'enseignement catholique sur une réaé combien actuelle.

A quel plan se situe cette action, quels sont ses oyens? Le matérialisme « athée et destructeur » a été isieurs fois condamné par les papes, qui ont aussi nné des avertissements sérieux sur le danger qu'il y ait pour des chrétiens à lier parti avec des hommes voués pour l'ensemble à une idéologie athée et à une atique destructrice de certaines valeurs morales. On pose à cela certes en s'opposant au communisme tel 'il se réalise aujourd'hui. Rien ne serait plus fâcheux e d'abandonner cette opposition. Mais en la justifiant r l'axiome abstrait ci-dessus on fausse le jeu.

Dieu existe, c'est vrai, mais cela contredit-il toutes raisons qui font qu'un homme donne son adhésion communisme? Dieu existe, mais cela condamne-t-il essairement une montée de conscience révolutionnaire,

cela sanctifie-t-il les situations que cette montée me nace ? Peut-être. Ou encore « peut-être suivant les cas » Mais c'est à voir, et il est à craindre que l'énoncé mas sif de l'implication ci-dessus ne cache précisément c qu'il y a à voir.

Et puis, peut-on accepter tout à fait cette techniqu trop parente de celles qui utilisent les propagandes ter restres ? Si on pouvait tout de même, comme les aud teurs de saint Paul, entendre quelquefois parler « no point avec les artifices persuasifs de la sagess humaine » (I Cor., II, 4), si on pouvait quelquefois enten dre dire que Dieu existe et qu'il nous aime...

Les lauriers sont coupés.

On voudrait pouvoir aborder sans passion la questio que soulève le P. Bruckberger dans ce petit livre qu' a intitulé *Nous n'irons plus au bois*... Passons sur c qu'il y a de vainement atroce dans ce titre à arrière-sens dans cette couverture volontairement sinistre. Les pag qui évoquent l'exécution de Darnand et celle de Bas sompierre sont, elles, sans fausse note, témoignage d'u homme, témoignage d'un prêtre qui a perçu la terrib grandeur comme la terrible misère de la justice humain Ailleurs, là où l'influence de la rhétorique de Bernanos n se fait que trop sentir, il semble que le P. Bruckberg ait incomplètement touché à un vrai problème.

Que l'épuration, la façon dont elle s'est faite parfois la façon dont elle s'achève puissent donner mauvaise co science à la Résistance, cela se conçoit. Je ne crois pa que le présent pamphlet aide beaucoup pour autant le esprits à se mettre au clair. Pour une théorie de l'hon neur qui semble avoir quelque allure — mais le pana che n'a jamais fait la réalité — le bon sens et la vérit des choses sont passablement malmenés.

Et l'honneur comptait autant que la patrie... Non, je ne l'accepte pas. La qualité fondamentale de l'honneur n'est-elle pas le refus rigoureux de se laisser diviser d'avec soi-même? Darnand, Bassompierre et quelques autres se donnèrent, nous dit-on, l'honneur d'être jusqu'au bout fidèles au maréchal Pétain. Mais ils entendaient bien aussi maintenir inscrite dans cette fidélité celle à la patrie. « Travail, famille, patrie », cela se lisait au-dessus du portrait du maréchal dans tous les locaux de la milice. Si desservir la patrie est une tache pour qui a mis son honneur à la servir, si se ranger aux côtés d'une entreprise de trahison est une faute, alors, le jour où l'évidence se fait, l'honneur n'a plus qu'à postuler cette terrible satisfaction que ménage mal, toujours mal, mais en droit le moins mal qu'elle peut, la justice des hommes. Et surtout que l'honneur ne joue pas le rôle d'excuse! Soit, la fidélité d'un Darnand ou d'un Bassompierre étaient peut-être plus honorable que les retournements d'un certain nombre de politiciens. Mais les actions honorables ne suffisent pas à couvrir, aux yeux d'un honneur intransigeant, lorsque quelque chose y a fait défaut. Elles ne peuvent jamais être qu'une raison de demander et d'obtenir, au besoin par le châtiment à subir, la reconstitution de l'honneur dans son intégrité. Tel est le système, dont je ne sais, du reste, s'il constitue un absolu chrétien, ce qui est sûr, c'est que le P. Bruckberger le diminue.

Le peloton autrefois, et j'espère qu'il continue de le faire, rendait les honneurs au justicié. Cérémonial plein de sens! Grâciés, un Darnand, un Bassompierre demeuraient exclus de l'honneur. Je ne dis pas qu'on a eu raison de les tuer. Je dis que, dans la mort, ils ont retrouvé une dignité que nous nous salirions désormais à vouloir outrager.

La vraie question est ailleurs : le châtiment était-il juste, et surtout a-t-il été justement décidé? Il ne s'agit

pas tant de savoir si l'accusé a agi par passion ou par intérêt dans les actes qu'on lui reproche. Il s'agit de savoir si ces actes étaient vraiment des fautes. Et il s'agit encore de savoir si les hommes de justice n'agissent pas, eux aussi, par passion ou par intérêt dans le temps où ils font leur office. Que la Résistance, engagée comme elle l'a été dans les actes et, hélas ! peut-être parfois dans les parodies de la justice épuratoire, s'examine sur ce dernier point. Elle y trouvera plus de profit qu'à se demander si l'honneur milicien peut servir de circonstance atténuante.

Du journal d'une Conscience malheureuse.

S'il faut en croire l'histoire naturelle de l'homme social les « personnes morales » sont les plus immorales de toutes, les plus animales. Un chasseur, une meute, un gibier, telles sont les images qui peuvent le mieux évoquer leur comportement habituel. Si donc il existe un Droit naturel, c'est moins de l'analyse des faits que de la psychanalyse des rêves sociologiques que nous le verrons sortir.

Prenons, par exemple, ce douloureux spectacle de l'épuration. L'épuration est une des expressions de la justice politique au sens actuel et polémique du mot, qui ne recouvre pas le sens que lui ont longtemps donné la conscience chrétienne et la science théologique. La justice politique a pour objet de régler les conflits qui mettent en jeu les intérêts dits suprêmes d'une communauté souveraine. Elle a pour instruments les dépositaires et bénéficiaires provisoires de l'autorité. A voir jouer dans l'histoire la justice politique, en la comparant à la justice de droit commun, on peut lui découvrir quelques constantes. 1° Elle est arbitraire dans sa définition du

délit politique. Car l'autorité, réagissant à la façon d'une sensibilité, prétend seule juger des douleurs et des menaces qui l'affectent. Elle est fort chatouilleuse sur ses prérogatives de possession ou de conquête. Elle peut décréter comme lèse-majesté ici de porter une tresse, là un fez, ailleurs un chapeau mou; ici, d'être chrétien, là musulman ou juif, ailleurs franc-maçon. 2° Elle est « impersonnaliste » dans l'imputation du délit politique : elle voit les intentions maléfiques non dans l'âme ou les réactions personnelles de l'inculpé — ce souci lui paraît à elle importun ou dangereux, — mais dans l'appartenance, par choix ou naissance, à tel groupe, dans le port de tel uniforme, dans l'habitude de tel comportement, tous catalogués par elle seule. 3° Dans ses mesures de répression, elle va d'instinct à l'extrême, et violemment. C'est une justice combattante, une justice de duel, et non d'arbitrage, une justice « debout ». Son premier mouvement est de brutalité. Il s'agit de mettre au plus tôt hors d'état de nuire le coupable réel ou possible, tel qu'elle le voit. Toute morale de groupe ou d'individu, qui se trouve ou se met sur son chemin, la morale politique, s'estimant souveraine, l'abat. Créon condamne Antigone. Puisque la religion, c'est-à-dire la justice politique de la Cité, a voué aux enfers les frères révoltés, aucune religion du sang ne peut se permettre, sous peine de sacrilège majeur, de célébrer sur leurs cadavres les derniers sacrements païens qui leur assureraient la survie bienheureuse.

Violente et brutale, donc, la justice politique, dès qu'elle est mise en branle. A moins que la prudence, ou, si l'on veut, l'astuce politique ne soit permise ou imposée par les circonstances, et que, le premier danger passé, la réflexion domine le réflexe. Grâce à quoi, on a vu parfois des amnisties; mais là seulement où l'autorité politique a pour règle non une idéologie, une religion, une métaphysique, mais bonnement une honnête physique, un sens de l'équilibre, de la continuité, de

l'expédience. Dans le cas contraire, le délit est impardonnable. Et si la conversion est estimée impossible, ou si elle n'est considérée que comme la forme idéale de l'aveu, la mort est au bout. Reste seulement, par prudence, à inventer des artifices juridiques qui soient des mensonges habiles. On fait marcher la mort au ralenti, le temps de transformer le coupable en Roubachov, de l'avilir en le confondant, dans la prison ou le procès, aux criminels de droit commun, de lui faire perdre avant la vie l'honneur, à ses yeux s'il est possible, en tout cas aux yeux du bon peuple qui déteste les bandits, mais garde quelque admiration aux héros même des causes perdues. Mais il n'y faut pas perdre trop de temps, surtout de nos jours où tout marche si vite, et dans nos pays où les apparences demeurent d'une démocratie à l'occidentale. Car la situation peut rapidement se renverser, les alliés d'hier se découvrir un beau jour dès longtemps ennemis, et les victimes d'hier se transfigurer aux yeux d'un des partis, en innocents rétrospectifs, ou en gladiateurs possibles et probablement redoutables de la prochaine guerre civile.

Un chrétien se sent mal à l'aise devant la justice politique, et d'abord devant ses mensonges occasionnels. Lorsqu'un uniforme dépasse sous la toge, lorsque les témoins à charge se déguisent en jurés, lorsque, sous les serments faits à la vérité, le cœur s'engage à la passion ou à l'astuce, lorsque l'accusation ne dit pas les vrais griefs, et qu'il y va de la vie et de l'honneur d'hommes, alors le chrétien proteste, car il souffre; il souffre pour les condamnés, il souffre pour les juges, il souffre pour cette alliance de deux justices incompatibles, alliance contre nature qui nuit à ce qu'il peut y avoir sinon de grand et de divin, au moins de respectable et de nécessaire, si l'on veut, dans l'une et l'autre justice.

Même dans la justice politique. A condition qu'elle se présente avec son vrai visage. Je sais que beaucoup

de chrétiens préfèrent d'instinct Antigone à Créon. Pendant les trois premiers siècles les meilleurs chrétiens ont été les Antigone du monde romain. De plus, le sens de la responsabilité personnelle, aiguisé par le christianisme, n'est pas à l'aise devant la justice politique même, si l'on peut dire, pure. Mais dans les comportements de l'Israël ancien et de l'Israël nouveau, ne trouverait-on pas nombre d'exemples, inspirés par Dieu, de justice politique? Le péché originel, expliqué par saint Paul, n'apparaît-il pas comme un comportement divin de justice politique, dont le Christ, condamné par la justice politique, ruine les conséquences sans interrompre le mouvement? L'excommunication prononcée par saint Paul contre l'incestueux de Corinthe, la discipline de l'interdit général, n'est-ce pas là autant de réactions justifiables d'une justice politique qui se garde par respect de juger de l'intention? Aussi bien, sociologiquement, un régime qui s'interdit en droit, sinon en fait, toute justice politique se condamne : c'est un corps dont la moelle épinière est sectionnée. Là où il a existé point de lèse-majesté, la majesté n'existe point, et où il n'y a point de majesté, il n'y a point l'État.

Sans doute, justifier *la* justice politique n'est pas justifier du coup telle ou toute justice politique. Problème encore plus difficile au chrétien, et en toutes circonstances, et dont il ne peut éluder la méditation. Dans le cas le plus simple, César est antérieur et s'impose. Le chrétien rend à César ce qui est à César, en rendant à Dieu ce qui est à Dieu. Ceci limite cela et met un frein à l'instinct d'apothéose de César, mais sans définir intégralement et de l'intérieur l'empire de César et sa justice. La responsabilité est plus forte mais encore partagée, là où les catholiques forment un parti minoritaire, ou se dispersent en divers partis. Ce n'est, semble-t-il, que là où les catholiques forment une majorité cohérente, et peut-être jacobine, qu'il leur est donné de

définir César, et de refuser ou de promouvoir telle ju tice politique; à quoi l'expérience et le contexte doive aider la déduction, sans pour autant rendre plus fac l'invention d'une politique chrétienne. En tous cas, technique politique semble exiger une sorte de férocit ou de défiance organique à l'égard de l'adversaire, au quelles répugne le tempérament chrétien, imprégné douceur évangélique — on parle rarement de la for évangélique — et prompt à prêter à ses ennemis bonne foi dont il se sent ou se croit animé. Et puis chrétien croit et même espère en la justice de Dieu c est Dieu même, et qui sera définitivement révélée Retour de Jésus-Christ. En attendant, toute justice p litique humaine, concrète, ne supporte guère l'imagin tion de cette justice divine, sans se sentir au moi relativisée : conséquence nécessaire, mais très fâcheu pour l'action politique.

Reste néanmoins au chrétien, en toute hypothèse, ressource de l'activité personnelle de l'amour, qui mesure point sa pitié pour le « coupable » à la vale objective ou subjective de son inculpation. Il faut aid les prisonniers politiques, essayer de répondre à to leurs besoins. Il y a des prisonniers dont le plus gra désir est d'être jugés : dès le début de leur emprisonn ment ils y ont aspiré. Mais la charité se devait-elle hâter leur passage en justice, si le prétoire se re sentait encore des passions de la lutte? La pruden charitable doit tenir compte des circonstances. Il y des condamnés par erreur, êtres obscurs, sans défen qui doivent trouver des avocats non seulement dans presse, mais personnellement près des tribunaux. Po d'autres, la seule manière d'être consolés serait d'ê réhabilités. Parmi eux, certains ne se fient pour c qu'aux circonstances, les plus malins, qui savent justice politique et l'injustice politique plus que autres mouvantes et commandées par l'équilibre ins ble du monde. Aux plus honnêtes, faut-il faire l'a

mône décevante d'une casuistique qui donne assez de valeur à l'intention pour réhabiliter politiquement l'acte, en ce domaine qui veut exclure l'intention ? L'intention apologétique ou apostolique n'a guère empêché un auteur objectivement dangereux d'être mis à l'*Index*. Pareillement, tel auteur nuisible à une génération peut ne plus l'être à la suivante, et se voir rayer du catalogue : est-ce une raison pour considérer comme injuste la condamnation antérieure ?

Je me demande enfin si visiter les prisonniers ne serait pas spécialement profitable à certains hommes qui jouissent peut-être sans remords de leur actuelle liberté. Ils trouveraient là une occasion de réfléchir à leur responsabilité : cause, pour une part, de la décision qu'expient les condamnés, ne devraient-ils pas vouloir par justice prendre leur part de la peine. Il ne s'agit pas qu'ils se substituent aux prisonniers; ce courage serait difficile et sans doute vain, mais qu'à ce spectacle ils mesureraient leurs responsabilités passées. Je préfère chez un chef la prudence de l'avenir à l'héroïsme du présent.

Rêves ou prévisions sur la télévision.

M. Porché, directeur général de la Radiodiffusion française, annonçait dans une récente conférence de presse la création, avant l'automne 1949, de trois nouvelles stations émettrices de télévision à Paris, à Lille et à Lyon. Ces stations réaliseront des émissions à une définition de huit cent dix-neuf lignes alors que les Américains industrialisent à cinq cent vingt-cinq. Il semble qu'un certain nombre de pays se tournent vers nos techniciens qui sont en tête du progrès. Pour la première fois, la messe aura été télévisée à Notre-Dame de Paris la nuit de Noël.

P. Dermée écrivait récemment : « La télévision sera publique ou ne sera pas. » Le prix encore élevé des appareils récepteurs en rend l'achat difficile aux particuliers. Les collectivités pourront amortir plus facilement une dépense de cet ordre. Ce conditionnement économique du développement de la télévision aura peut-être pour incidence culturelle de favoriser l'essor des téléciné-clubs. Nous n'avons peut-être rien de comparable dans l'histoire de la civilisation à ce qui est en train de naître avec les ciné-clubs et les groupements de télé-spectateurs.

Dans l'antiquité, l'agora et le forum étaient réservés à des classes choisies. Au XVIIIe siècle, seuls des privilégiés étaient admis dans les salons littéraires ou scientifiques. Le sermon du curé ou du pasteur sont par nature des monologues. Les enseignements supérieur et secondaire ne rencontrent que des élèves sélectionnés. Le ciné-club, lui, groupe des hommes et des femmes de tous âges, de toute condition sociale, les fonctionnaires de la gare et de la poste, les croyants du temple et de l'église, les ouvriers et les commerçants, les classes libérales et les employés. Tous les membres de la cité sont appelés à faire profiter les autres de leurs expériences de la vie à propos du film qui vient d'être projeté. Les universités populaires ont échoué jusqu'à présent, parce qu'on y donnait une culture bourgeoise enseignée selon des méthodes abstraites nées de la civilisation du livre. Les ciné-clubs peuvent devenir les véritables universités populaires où chacun sera étudiant toute sa vie.

Les groupements de télé-spectateurs donneront une autre allure aux clubs de culture cinématographique. Ils seront nécessairement restreints. Que Wells nous pardonne, qu'à sa manière il permette d'anticiper ! On se réunira entre amis chez l'heureux possesseur d'un poste. On discutera en famille et en cercles plus intimes. Si les architectes qui s'occupent de la reconstruction

songeaient à l'avenir, ils aménageraient sans tarder dans leurs buildings la salle de télévision. Les émetteurs seront construits d'abord dans les grands centres urbains. Le développement des télé-ciné-clubs permettra de résoudre le problème qui hante les apôtres travaillant dans les milieux inhumains des grandes villes. L'évangélisation des immenses concentrations d'hommes n'est si difficile qu'en raison du manque de sociétés naturelles stables. Dans les grandes habitations urbaines, on ne se connaît même pas d'un palier à l'autre. Les lieux de travail ne rassemblent qu'à certaines heures du jour et d'une manière spasmodique. La société de travail se dénoue ensuite et chacun se disperse pour gagner son logis. Si une spécialisation mécanisée ne suffit pas à créer une communauté, la participation à une activité culturelle peut constituer par contre une société à taille humaine. Dans un immeuble, la salle de télévision en sera le lieu et le moyen. Qui sait ? De ces communions naîtront peut-être enfin ces sociétés naturelles sur lesquelles de nouvelles communautés chrétiennes cimentées par la liturgie pourront se construire. La salle de télévision préparera peut-être la messe, comme le porche des églises en Normandie la prolongeait jadis en abritant la conversation des femmes isolées par le travail dans les fermes durant la semaine.

Quand la République fait ses comptes...

M. Paul Reynaud avait fixé à 1000 milliards de francs le déficit global prévu pour 1949, sans préjudice des sommes à débourser fin 1948. Or, l'équilibre a été assuré cet automne et les premières estimations pour l'année prochaine situent à un peu moins de 500 mil-

liards de francs « l'argent à trouver » pour l'année pro chaine. C'est sur cette somme que les débats politique vont s'engager : il n'est pas inutile de savoir commen elle a été obtenue.

L'estimation au 1er décembre 1948 de la note à régle par le Trésor pour l'année suivante s'élève environ 2000 milliards de francs, répartis comme suit :

	milliards de franc
Dépenses courantes civiles	750
Dépenses militaires	320
Subventions directes	100
Subventions indirectes	110
Investissements inscrits au budget	130
Autres investissements	250
Reconstruction	340
	2.000

Les rentrées correspondantes sont prévues de la ma nière suivante :

	milliards de franc
Ressources budgétaires normales	1.240
Surplus	20
Contre-partie de l'aide Marshall	240
Emprunts	40
Ressources à trouver	460
	2.000

Un tel bilan pose deux questions : faut-il augmente les ressources, c'est-à-dire « trouver » les 460 milliard du dernier poste, ou diminuer les dépenses ? Dans c cas, quelles sont celles qui devraient être réduites.

D'apparence simple et logique, cette manière de ra sonner cache trois problèmes qui sont précisément le trois principaux de l'heure.

Le premier a trait à l'évaluation des ressources bud gétaires. Celles-ci ont été largement sous-estimées pa

'administration des Finances, par précaution technique u morale. L'état des statistiques financières ne permet as de suivre d'une année à l'autre les variations de endement d'un impôt. Pour ne pas être en déficit, les Finances se livrent toujours à un calcul approché par défaut. Mais, cette fois, elles ont été un peu fort : c'est a peine si une somme supérieure à celle de 1948 est prévue en 1949, malgré un niveau des prix beaucoup plus haut.

Si les « ressources normales » sont sous-estimées, 'est aussi en partie parce qu'elles comprennent des dégrévements acquis ou escomptés au titre de la réforme fiscale. C'est grave, car celle-ci au contraire eût dû permettre de récupérer la presque totalité des 460 milliards le déficit. Il ne s'agit pas d'une augmentation des mpôts existants, et ce point est capital : le gain devait tre obtenu en supprimant la fraude légale ou la fraude rdinaire. On sait par exemple que la majorité des cultivateurs français est considérée comme n'ayant pas o.000 francs de revenus par an. Un forfait raisonnable, bien plus faible encore que le revenu réel, procurerait 100 milliards de plus au Trésor. Une somme égale ourrait être obtenue par la revision des forfaits commerciaux, et encore autant serait apporté par la répression de la fraude, illégale celle-là, sur les bénéfices non ommerciaux.

Parler d'augmentation des impôts est donc un terme mpropre. Il s'agit tout simplement de récupération de ommes dues par les règlements en vigueur. Quand on vu des conseillers municipaux s'opposer à la pénalité e 50 francs pour les voyageurs de métro se trouvant ans billet en première classe, on peut se rendre compte le la sympathie que rencontre par avance une fraude, ui a en outre d'excellents moyens de pression. Que otre système fiscal soit une risée pour l'étranger, cela mporte peu, mais, à la première tentative de le normaiser, les médecins parleront du secret professionnel, les

« petits commerçants » rappelleront le privilège de leur état et les paysans se contenteront de faire des pointages pour les prochaines élections.

Il est donc faux d'opposer des impôts nouveaux à des réductions de dépenses; mais, à supposer toutefois que celles-ci soient décidées, quel poste en sera affecté ? Il y a une manière excellente de mal poser le problème : c'est de considérer *a priori* un certain nombre de dépenses balançant les ressources budgétaires normales, et de les appeler dépenses normales. Après quoi, les autres dépenses dans un budget dit extraordinaire sont balancées, ou plutôt ne le sont pas, par la mention « recette restant à trouver ». Cette présentation très astucieuse n'a pour but que de mettre à l'abri de la guillotine les dépenses de la première catégorie. En réalité, il faut tout peser.

C'est moins facile qu'on ne le croit : les dépenses militaires ont été vraiment réduites, et les dépenses civiles sont assez incompressibles, ce qui veut dire que toute mesure d'économie n'aurait pas d'effet pendant l'année courante. Il en est de même pour l'investissement, si curieux que cela puisse paraître : les grands ensembles sont déjà entrepris et l'arrêt de l'investissement en raison des contrats passés, des travaux engagés, n'aurait guère d'effet avant 1950. On pourrait freiner certains entretiens luxueux, mais cela n'irait pas loin.

A force de rogner nos investissements, nous prenons la queue des nations européennes. D'ici 1952, nos prévisions en ce point seront moitié de celles de l'Angleterre et plus faibles que celles de la bizone ! Sans ressources naturelles hydrauliques, ces deux territoires disposeront respectivement, en 1952, de 40 et 55 milliards de kwh., alors que nous n'en aurons que 42.

En réalité, un poste appelle le couperet : les subventions. L'objet des subventions, y compris le déficit des services d'État appelé subventions indirectes, est d'empêcher une hausse des prix. Mais elles n'arrivent à ce

résultat que si elles sont financées par l'impôt : sinon elles sont, à coup sûr, inflationnistes. A vrai dire, elles ne représentent qu'un impôt négatif. Aussi est-ce leur suppression qui permettrait de résoudre facilement le problème.

Une énergique politique fiscale, en comprenant dans ce domaine les impôts négatifs que représentent les subventions, est la première condition d'une bonne politique économique. Pour le reste, une option entre les postes à élaguer peut être décidée dans un sens ou dans l'autre suivant que l'on attache plus d'importance à la paix ou à la guerre, au présent ou à l'avenir.

Garry Davis
ou le citoyen contre les Puissances.

L'histoire débute à la manière d'un vaudeville. Un jeune Américain vient à Paris réclamer de l'O. N. U. qu'elle lui reconnaisse le titre et le statut de « citoyen du monde ». Il déchire son passeport, s'asseoit le 12 septembre sur les marches du Palais de Chaillot d'où il est chassé le 17, *manu militari*. Or, deux mois plus tard, entouré de « camarades » parmi lesquels Albert Camus et Emmanuel Mounier, Garry Davis lit en pleine séance de l'Assemblée générale une adresse solennelle à l'O. N. U. Tumulte, expulsion.

Le 3 décembre, trois mille Parisiens chanceux assistaient à la projection du film de la déclaration, applaudissaient les appels de ses camarades, tandis qu'au nombre de deux mille environ, nous voyions se refermer sur notre espoir les grilles de la salle Pleyel. Hier, 9 décembre nous fûmes plus heureux. Le Vel' d'Hiv' était à peu près plein sans être comble. Mieux que dans Corneille : Garry Davis parti tout seul, trouvait chemin

faisant quinze mille compagnons. Et ceci n'est qu'un début si nous en croyons l'abbé Pierre qui annonça que Davis et ses amis avaient un « plan » : la convocation dans les délais les plus brefs du corps électoral mondial pour le choix de députés chargés de donner une constitution et un gouvernement au monde.

Affaire de taille qui mérite bien qu'on ne lui marchande ni l'attention ni la sympathie. Mais l'impérieux souci de l'objectivité nous oblige d'abord à rapporter aussi fidèlement que possible ce que nous avons vu et entendu.

Dès le métro Grenelle, portés par la foule des Parisiens, nous nous sentions gagnés par un climat de fierté et d'allégresse collectives. Un climat d'extrême gauche, mais d'une extrême gauche presque totalement amputée de son parti communiste. *L'Humanité* ni les autres journaux de stricte orthodoxie ne se trouvaient au rendez-vous. Les cris agressifs et joyeux des vendeurs de *Franc-Tireur*, de *Combat* se mêlaient à ceux des « chrétiens progressistes » et de « l'Internationale des jeunes contre la guerre ». De jeunes étudiants à lunettes, quelques futurs techniciens distribuaient des tracts du « Mouvement pour l'Abondance » sur lesquels on propose, en quinze lignes, des solutions à tous les problèmes économiques. « Demandez *Le Libertaire* ! » criait d'une voix éclatante un militant aux cheveux en broussaille : « ... contre l'armée, les curés et les flics ! »

Une jeune lycéenne dit à son père sur le ton frémissant du « fais-moi peur ! » : « Dis, papa, *Le Libertaire*, c'est le journal des anarchistes ! » La foule, conquise d'avance, s'abandonnait sans réserve. C'était un peu un « 14 juillet », mais sans lampions, sans revue militaire et sans corps diplomatique.

A la salle Pleyel, Garry Davis avait posé des questions à l'O. N. U. Au Vel' d'Hiv', il apportait la lettre de réponse du Dr Evatt, président de l'O. N. U.

Entre deux déclarations fort applaudies de Garry

avis, l'on nous servit un volumineux sandwich ora-
oire : de Paulhan et Mounier à l'abbé Pierre en pas-
ant par une lectrice du *Canard Enchaîné*. (Je crois que
s organisateurs eux-mêmes ont dû finalement regret-
r cette légère faute de goût.)

L'intellectuel possède un avantage très réel sur
homme politique : il peut accéder au Prix Nobel ou
oir écrit *La Peste*, c'est-à-dire être presque aussi
lèbre que Maurice Thorez ou M. Churchill, sans se
ntir pour cela un « grand de ce monde ». Il est tou-
urs — ou du moins il se croit — « resté peuple ». Et
ourtant, en dépit de leur si tendre « humanité », le
it « d'avoir un nom » crée chez les écrivains ou hom-
es de lettres un rien de paternalisme qui amuse sans
onner. André Breton évoquait le chevalier au blouson,
acassant la tête du Dragon onuesque; l'abbé Pierre,
son cœur apostolique, apostrophait d'un « Vois-tu
arry Davis », le champion de l'unité du genre humain.
uelques faux pas supplémentaires et nous tombions
ns la « comédie-ballet ».

Je dis cela crûment, comme je l'ai senti hier soir.
arce que Davis et son geste méritent mieux que cela
qu'il importe de préserver à un acte de révolte sa ter-
ble pureté. Le public d'ailleurs ne s'y trompait point.
ans sa grosse majorité, il n'était pas venu là comme
un spectacle. Signe de ferveur et de sérieux : l'ex-
aordinaire ovation qui accueillit le professeur Girard
n inconnu pour la plupart des auditeurs), lorsqu'il
clara avec une brûlante conviction : « Ça n'a jamais
é les bergers, mais le troupeau qui a imposé la voie à
ivre ! » Telle est sans doute la signification de ce
ouvement né en quelques jours autour de Garry
avis. Révolte d'un « homme comme les autres», contre
pessimisme et le cynisme des gouvernants, contre
s institutions vieillies, croupissantes et surtout contre
ngoissante menace de la guerre.

Révolte saine et refus salutaire. Mais révolte qu'il

ne faut pas dégrader en utopie spectaculaire et ridicul
Dans la mesure où les camarades de Davis diffuse
« artificiellement » un nouveau mythe à coups de d
cours, ils font de la politique. Et la pire de toutes
politiques puisqu'elle cache son nom. A travers la gé
des chroniqueurs de *L'Humanité*, de leurs explicatio
décevantes sur l'impérialisme des U. S. A. et le do
pacifisme des Soviets, il y a un réflexe sain dans
réserve initiale des communistes : ils ont appris par
longues années de luttes que les réalités économiqu
les structures juridiques, les mentalités des groupes s
ciaux ne se transforment pas d'un coup de baguette m
gique grâce à un élan d'enthousiasme et de bons se
timents.

Oui, Davis a raison; mais ses compagnons ont pr
que tort.

*Cette chronique a été rédigée par D. Dubar
Z. Serrand, M. Pichard, J. Dumontier et J. Falga.*

De Léon XIII à Célestin VI

CERCLE D'ÉTUDES SOCIALES GODEFROID-KURTH : *La déchristianisation des masses prolétariennes*. Collection des « Cahiers de la Revue nouvelle ». Casterman, 1948. 166 pages (20 × 13).

Sous le parrainage de l'historien liégeois Godefroid Kurth (1847-1916), et sous le patronage du mouvement ouvrier chrétien de la province de Liége, s'est constitué un Centre d'études sociales, d'un large recrutement, ecclésiastique, bourgeois, ouvrier, qui s'est donné pour tâche d'étudier, du point de vue des principes catholiques, les grands problèmes du jour. Le présent livre nous donne les résultats du premier cycle de ses réunions. Dans ses huit chapitres, l'on peut distinguer trois sortes d'analyses.

1° Le fait de la déchristianisation étudié à partir d'un district populaire de La Louvière.

2° Les raisons de cette déchristianisation : chapitres II à VI. D'abord le caractère diversement antireligieux des grands mouvements d'émancipation ouvrière, qui a rendu vains les quelques essais de christianisation de ces mouvements. Leur influence sur la population ouvrière belge largement christianisée en 1885 est due à l'incompréhension des catholiques devant la question sociale, qu'explique à son tour une analyse historico-sociologique de la mentalité chrétienne moyenne (chap. III). Elle est due aussi aux résultats économiques du capitalisme bourgeois dans la vie ecclésiastique et la vie ouvrière (chap. IV). Ici un chapitre consacré au communisme, force montante dans les milieux ouvriers, essaie une confrontation irénique de l'Église et du communisme. Vient ensuite (chap. VI) la critique des erreurs politiques des catholiques. Après un long paragraphe sur l'attitude des catholiques français, de la Restauration à la Libération

(pp. 76-104), on étudie l'histoire de la situation politique belge, pour aboutir au problème, capital là-bas, du Parti Catholique.

3° Les remèdes. D'abord ce qu'on aimerait voir changer au comportement de l'Église (chap. VII). On en marque l'objectif et les méthodes surnaturelles pour expliquer ensuite dans quelle mesure et dans quel esprit il est désirable que le laïc chrétien collabore aux tâches d'Église. Puis on exprime quelques directions et souhaits concernant la prédication, la pastorale, les établissements d'instruction, la paroisse, la famille.

Un dernier chapitre, « Le chrétien dans la cité », expose ce que c'est qu'agir *en chrétien*, puis quelle peut être l'action des laïcs et enfin le rôle des organisations chrétiennes.

Une conclusion du chanoine Meunier, conseiller moral, rejoint la préface du président pour redire l'ardeur apostolique du groupe, excuser certaines déficiences du livre et souligner, à l'usage soit du clergé, soit des laïcs, les réformes souhaitables et les lignes d'action qui se dégagent du livre.

Les chrétiens français peuvent être reconnaissants à leurs frères belges de cette étude claire, loyale, décidée, aux formules frappées et souvent vibrantes, mais sans pathos. Sauf le problème du parti catholique si douloureux là-bas, et quelques données de l'histoire belge, il n'apporte guère de détails historiques ou sociologiques dont nous n'ayons l'équivalent dans les volumes de Lecanuet, de P.-H. Simon, de Godin et de Michonneau. Mais il est intéressant de voir ramassés en un court volume, même au prix de quelques raccourcis, les causes et les remèdes possibles de ce douloureux état de choses. J'ai surtout aimé les pages consacrées à l'équivoque du Parti Catholique (pp. 110-119), au déterminisme conservateur des catholiques et à ses causes psychologiques (pp. 93-104), à la réduction fâcheuse de la moralité sociale à la moralité personnelle (pp. 46-53). Ce dernier problème est plutôt posé que résolu. Mais ce n'est déjà pas un mince mérite.

Z. S.

GIOVANNI PAPINI : *Lettres aux hommes du pape Célestin VI*. Traduit de l'italien par Juliette Bertrand. Préface de Marcel Brion. Éditions du Pavois, Paris, 1948.

L'auteur de *Dante vivo* et de l'*Histoire du Christ*, a, cette

fois, choisi la forme épistolaire. Empruntant le nom d'un pape imaginaire, il adresse ses épîtres aux prêtres, aux juifs, aux pauvres, aux poètes et à bien d'autres encore. N'osant pas écrire à Dieu lui-même, il termine ce recueil par une prière.

Les reproches que l'auteur adresse aux théologiens, celui par exemple de ne pas savoir nous « offrir ce vin de la Vérité en des calices plus resplendissants » ou celui de n'être que « d'ennuyeux commentateurs de vénérables textes », me paraissent assez justifiés, mais que nous apporte de nouveau l'auteur lui-même ? Bien des banalités dans un style opulent. On eût pris plaisir à découvrir de nouvelles raisons de se maintenir dans l'Église ou de s'en rapprocher, mais les raisons de l'auteur sont tellement éculées qu'après avoir lu le livre on est presque fâché de s'être laissé piper par son style. La stérilité pompeuse n'est pas la moins tragique, elle pèse, hélas ! comme une malédiction sur nombre d'auteurs catholiques. Pour peu qu'ils se croient encore autorisés à prêcher, le monde deviendra un grand désert.

L.-P. Guigues.

Un prêtre et un poète errants

Graham Greene : *La Puissance et la Gloire*. Roman traduit de l'anglais par Marcelle Sibon. « Pavillons », Robert Laffont, 1948; 390 fr.

Graham Greene, romancier anglais, fait actuellement dans notre pays une double carrière, en littérature et au cinéma. Dédoublement conviendrait mieux; un dédoublement si total qu'il s'avère impossible de reconnaître thème et style de *La Puissance et la Gloire* dans ce film triste et pieux, orgueilleusement orné du titre *Dieu est mort*. Des images et un rythme éblouissants, tel ce galop de chevaux au milieu de paniers de fruits et de jarres éventrées, ne peuvent faire pardonner à John Ford les incroyables libertés qu'il a prises en adaptant le roman à l'écran. Le spectateur, à moins qu'il ne soit catholique de vieille souche, assiste exaspéré ou indifférent à cette édifiante histoire d'un brave homme de prêtre poursuivi par de méchants officiers anticléricaux. A ceux

qui préfèrent l'aventure crue dans sa violente beauté, il faut conseiller de lire le roman en s'abstenant de voir le film.

Nous sommes au Mexique, à l'époque des persécutions antireligieuses, dans une société qui passe sans transition du type « chrétienté » au type « laïque » et même officiellement athée. Les forces révolutionnaires sont représentées par un jeune lieutenant indien dont l'intelligence est nourrie des mythes et de la pensée socialistes. Honteux des superstitions dans lesquelles vivent encore ses compatriotes, il a voué une haine féroce à la religion, à Dieu lui-même qu'il poursuit dans la personne d'un prêtre. La société qu'il prépare ne tolérera plus la résignation ni la faiblesse : la souffrance comme la malpropreté ou le viol sera punie par la loi. Or, face à cette bruyante affirmation de jeunesse, chef dérisoire d'un monde chrétien autrefois pieux et fidèle, un seul prêtre reste, fuyant de village en village. Ce prêtre, déjà vieux, obèse, ivrogne, qui marchande trois bouteilles d'alcool avec l'argent des baptêmes, fut autrefois l'amant d'une de ses paroissiennes dont il a eu une fille. Ainsi, rien ne le destinait à ce rôle de martyr et de saint. Mais un jour, contre son évêque et les autres prêtres, il décida de continuer tout seul. Décision qui ne devait point le changer en modèle de vertu; à plusieurs reprises, réapparaissent en lui l'administrateur des âmes, l'ecclésiastique esclave de sa fonction, satisfait du progrès de ses bonnes œuvres ou des fêtes données par quelques laïcs au zèle limité mais exemplaire. Simplement, l'aventure commencée doit être menée jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Alors qu'il a enfin passé la frontière, il revient dans son pays pour assister un moribond; il est pris et fusillé.

Malgré son indignité, le sacerdoce a marqué cet homme. Prêtre à jamais. Choisi par Dieu pour s'offrir en victime, il reste au milieu des sieus, lâche et leur inspirant du dégoût, sans affection et sans respect. Et cependant, représentant du Seigneur, distribuant les sacrements, partageant le pain et le vin de la communion. A Dieu seul appartiennent la puissance et la gloire. « Dieu est vraiment amour, dit le prêtre au lieutenant qui vient de l'arrêter. Je ne dis pas que le cœur de l'homme n'ait une part de cet amour. Mais quelle part ! un tout petit verre d'amour mêlé à une grande cruche d'eau boueuse. Vous ne pourrez jamais le distinguer, cet amour de Dieu. Vos yeux risqueraient de le prendre pour de la haine » (p. 314).

Le roman de Greene s'inscrit-il parmi les œuvres du genre prophétique ? Ce qui s'est passé au Mexique se passera-t-il

emain en France ou dans tels autres pays de chrétienté tra-
tionnelle ? Il suffit d'évoquer l'appel de l'abbé Godin et
es prêtres ouvriers pour se rendre compte de l'actualité des
roblèmes posés par le roman. L'autre soir, dans une de
os grandes églises parisiennes, j'assistais à une conférence
e mission au cours de laquelle furent repris, vêtus de for-
ules au goût du jour, les thèmes de l'apologétique tradi-
onnelle. On peut douter que les imprécations contre le
arché noir et autres immoralités éveillent enfin dans
cœur des hommes le sens mystérieux de la foi. Nous n'a-
ons pas encore choisi entre la stratégie de « séduction pa-
issiale » et l'aventure du pauvre prêtre dépouillé de toute
uissance humaine. Le besoin de sécurité est si impérieux
ue longtemps encore les chrétiens et leurs prêtres préfère-
ont les codes de morale à la folie de l'Évangile.

J. FALGA.

ATRICE DE LA TOUR DU PIN : *La Contemplation errante.* Éd. Gallimard, 1948 (11 × 17), 170 pp.; 180 fr.

« Ces traits, je ne les fixais pas sans les détacher de moi, pour ainsi dire, ou, si l'on préfère, sans me détacher eux », et : « L'on me juge comme si... moi, tout le pre-ier, je n'avais point suivi le conseil que je donne à mon une lecteur : jette mon livre et quitte-moi. »

Ainsi s'exprime Gide en préfaçant, trente ans après sa rution première, la réédition des *Nourritures terrestres.*

C'est tout le problème, transposé dans l'histoire inté-eure d'une personnalité toute différente — qui fait le jet, s'il en est un, de *La contemplation errante* de Patrice la Tour du Pin.

Ce problème nous est présenté sous forme de mythe. A ne certaine heure, le poète a mis un trait final à son œuvre il l'a publiée sous le titre presque agressif de *Somme,* est-à-dire qu'il l'a projetée dans le monde comme quelque ose d'achevé et de clos, de parfait en soi.

Dès lors, que lui reste-t-il à faire ? Se répéter, se taire ou évader. S'évader de cette œuvre qu'il a forgée, mais qui l'a rmé en retour, cette œuvre qui est lui-même, certes, mais ssi sa génitrice, et rompre avec cette œuvre, c'est rompre ec son père, son père qui l'a engendré, d'autant plus aimé d'autant plus haï qu'il est son père, mais qu'il est lui-ême. (Ils ont le même nom : André Vincentenaire.) Ainsi recrée un nouveau sens, une nouvelle profondeur du

mythe d'Œdipe, traité poétiquement, oniriquement, pa rêves successifs.

Pourquoi tuer le père ? Pour sortir de la maison, passe de la vie privée à la vie publique ? A cela une seule justifi cation d'autant plus impérative et d'autant plus satisfaisant qu'elle n'est jamais exprimée. C'est que le poète est sû qu'il a encore quelque chose à dire, et qu'il répugne à s répéter. Il faut donc qu'il dise autre chose.

Mais quoi ? Nous n'en savons rien, et sans doute l'auteu n'en a-t-il pas plus claire conscience. Sinon, ce qu'il eû écrit, ce n'eût pas été *La contemplation errante*, mythe d livre à écrire demain, mais le livre lui-même.

Nous ne savons qu'une chose, c'est à qui il veut parler *aux autres*. Jusqu'à présent, il a dialogué avec son âme Peut-être y a-t-il rencontré Dieu, mais c'est Dieu tel qu' se révèle à lui; maintenant il veut le dialogue avec le vér table autrui, il veut les autres, il veut Dieu tel qu'il s révèle en autrui, par autrui.

Cette vocation est-elle profonde ? André Vincentenai n'a-t-il pas été victime du propre mythe en lequel il s'ex prime, car enfin l'assassin du père fuit sur les routes et v conquérir le monde. Patrice de la Tour du Pin a-t-il ét frappé de la part de vérité de certaines critiques à son œu vre antérieure, l'accusant d'ésotérisme, le sommant de s'en gager, ou de l'atmosphère de certaine philosophie sartrienn qui est venue nous rappeler rudement que nous existion d'abord dans les autres ? Peut-être, encore que, dès qu nous connaissons notre auditoire, nous savons précisémen ce que nous avons à dire, ce que nous voulons dire. Mai ceci sera le sujet du livre à venir.

Celui qui paraît aujourd'hui n'est qu'un engagement d l'écrire, et le roman de la décision de l'écrire, du tournan intérieur parcouru.

C'est aussi l'esquisse d'une méthode, et, il faut le recon naître, cette méthode est fidélité au père. Il partira parle aux hommes, tel qu'il est, sans renier son passé, ni so œuvre; il parlera, mais il ne dialoguera pas, il plantera de stèles sur le bord des routes, c'est-à-dire des appels, de exhortations, des aveux auxquels il n'est pas de réponse. O plutôt cette façon de dialoguer évite-t-elle, sinon la réponse du moins la réplique, réaction superficielle de notre pensé claire, conceptuelle, dialectique, intellectuelle. Le seul dia logue qu'il acceptera peut-être un jour étant celui du disci ple. Et, dans cette atmosphère, la *Somme de poésie* ne sera t-elle pas la première stèle ?

HENRI MULLER.

Sciences et Philosophie des Sciences

Nous nous excusons de présenter ici, avec des ouvrages tout récents, certains qui le soient moins, étant sortis des presses depuis plus d'une année. Mais le groupement de ce genre de comptes rendus nous paraît préférable à leur dispersion au mois le mois. On voit mieux certaines convergences de pensée. D'ailleurs, espérons-le du moins, les idées ne vieillissent pas ici à la cadence mortelle des soucis publics de notre génération.

I. — Histoire des sciences

Voici pour commencer trois livres d'objet historique. Le second volume qu'Abel Rey a consacré à *L'Apogée de la Science technique grecque* vient de paraître [1], traitant de l'essor de la mathématique grecque. Publication posthume, l'auteur n'y a pas mis tout à fait la dernière main. Ce qui est ainsi livré au public n'en est pas moins de tout premier ordre. Ce panorama de la rationalité mathématique grecque, si consciente d'elle-même et dont Abel Rey définit avec une très sûre précision tant la teneur interne que les seuils qui la séparent encore de notre rationalité mathématique moderne, contient une magnifique leçon pour l'esprit. D'une manière ou d'une autre, comprendre ce que sont les mathématiques suppose qu'on s'est assimilé ce qu'Abel Rey a si bien saisi dans l'ouvrage qu'il nous lègue.

Présentation par contre de l'état *actuel* de la pensée mathématique, tel veut être l'ensemble des textes intelligemment réunis par F. Le Lionnais et publiés aux Cahiers du Sud sous le titre : *Les grands courants de la pensée mathématique* [2]. Suite d'une cinquantaine d'articles, qui abordent, sous des perspectives très différentes, l'extraordinaire foisonnement de la pensée mathématique contemporaine, l'ouvrage ne peut prétendre conduire l'esprit à une compréhension

1. Bibliothèque de Synthèse historique, Albin Michel, 1 vol. in-8 de 322 pp.; 390 fr.

2. Éditions des Cahiers du Sud, 1948; 1 vol. in-8 de 533 pp.; 540 fr.

bien unifiée de ce qui se passe en fait. Mais il est des plus suggestifs et contient quelques morceaux excellents. Il apporte donc ce qu'on pouvait raisonnablement demander à une entreprise de ce genre. Suivant leur goût, les lecteurs préféreront les articles de « curiosité », telle l'étude concernant le dernier théorème de Fermat ou le voyage dans la quatrième dimension, ou les articles « sinaïtiques » — de tout premier ordre — de Nicolas Bourbaki sur l'architecture des mathématiques, ou d'André Weil sur l'avenir des mathématiques Mais s'ils s'intéressent à la chose, ils ne seront pas déçus.

Enfin, dans la collection « Initiations », publiée par les Éditions de la Revue des Jeunes, un excellent petit livre de Pierre Humbert : *Histoire des découvertes astronomiques* [3]. Exactement ce qu'il faut à « l'honnête homme » 1949, ou encore à l'esprit encore jeune qui, en même temps qu'une information authentique, demande une culture. Ouvrage complétant parfaitement bien, au niveau d'une information élémentaire de qualité, la *Description du ciel* de Danjon et l'*Architecture de l'univers* de Couderc.

II. — Philosophie de la science

Nous manquons aujourd'hui d'une doctrine un peu ferme de la science. Les mathématiques sont le théâtre d'un processus d'interprétation difficile, et, en France du moins, si l'on met à part la philosophie implicite de N. Bourbaki, plus personne ne reste de taille à apporter quelque chose d'essentiel par rapport à l'ouvrage inégalé de Brunschvicg : *Les étapes de la philosophie mathématique*. J. Cavaillès aurait pu le faire. Son œuvre posthume déchire un voile. Mais il est mort et nul ne s'est avancé là où il semble qu'il méditait d'aller. Quant à la physique, on s'aperçoit mieux aujourd'hui qu'elle n'a pas encore fait la digestion épistémologique de ses plus essentiels progrès. Certains lieux communs de la Relativité sont acquis. Mais il n'est que de lire la littérature philosophique pour réaliser à quel point l'intelligence qui réfléchit est encore hésitante devant l'interprétation de la physique quantique. (Signalons à ce propos que la lecture de l'ouvrage de J. von Neumann, *Les fondements mathéma-*

3. Éditions de la Revue des Jeunes, 1948; 1 vol. in-12 de 372 pp.; 180 fr.

iques de la mécanique quantique [4], récemment traduit et ublié aux Presses Universitaires de France, peuvent rendre es services à des esprits déjà exercés.) Nous sommes peut-tre encore assez loin du temps où nous comprendrons ce ue cherchait au juste le théoricien aventureux qu'était ddington et pourrons porter un jugement équitable sur sa entative énigmatique. Ne parlons pas des sciences de la vie t de ce qui vient après. Il faudrait cependant quelque jour éfinir les grandes lignes de quelque théorie d'ensemble.

Quoi qu'il en soit, la physique surtout paraît aujourd'hui n champ fructueux de premiers efforts. Il y a quelque mps déjà paraissait l'ouvrage de M. J. Daujat, *L'œuvre de intelligence en physique* [5], tout entier consacré à la dé-onstration du fait que cette œuvre est celle d'un esprit ssentiellement *réaliste*, en un sens point tellement éloigné omme toute de ce qu'on entendait classiquement par réa-sme déjà au temps de la scolastique. On ne disconviendra as de l'existence d'une intention réaliste au sein de la émarche du physicien, et je crois qu'il est bon, de temps à utre, de remettre pareil fait en lumière. Meyerson le fit à a manière il y a vingt-cinq ans. Cela suffit-il à tirer au air le présent statut intellectuel de notre physique ? Toute question est là. Du moins le livre de J. Daujat marque-il ce qu'il y aurait d'excessif à vouloir imaginer la physi-ue comme travaillée uniquement par un processus d'af-rmation idéaliste.

Paru un peu plus récemment, le livre de R. Blanché, *La ience physique et la réalité* [6], donne une note complémen-ire à celui de M. Daujat, et poussant avec plus d'acuité a cœur du problème épistémologique contemporain. L'ap-ort le plus saillant semble être celui d'une connaissance vertie du néo-positivisme originaire du « cercle viennois » avant 1939 et des doctrines dites « physicalistes » prises à ur premier stade de développement (la phase américaine u physicalisme étant laissée de côté). De ce néo-positivisme livre de M. Blanché fait un exposé et une critique dont aucoup profiteront utilement, car nous n'avons pas grand' ose encore sur le sujet.

La grande idée qui porte l'armature du livre est encore ncièrement brunschvicgienne. Deux aspects : *a*) la pensée

4. Éditions des Presses Universitaires de France; 1 vol. grand -8, 336 pp., 500 fr.

5. Éditions P.U.F., 1946; 1 vol. in-8 de 190 pp.; 150 fr.

6. Éditions P.U.F., 1948; 1 vol. in-8 de 213 pp.; 300 fr.

scientifique moderne se caractérise par une transition syste matique de la pensée qui passe de l'économie du jugemen prédicatif à celle du jugement de relation; *b)* la physiqu s'écarte à la fois des doctrines réalistes et des doctrines phé noménistes de la connaissance pour aller vers un mathéma tisme. En ce qui concerne le premier point, nous remarque rons qu'il serait très urgent de serrer d'un peu plus prè cette théorie du passage de l'économie de la pensée prédica tive à celle de la pensée par relation. Un peu de logiqu mathématique, fait avec le souci de comprendre ce qui s' passe, y aiderait. On verrait en effet qu'il est impossible d traiter des relations sans poser des termes qui, à l'échelon « métalogique » de la sémantique aujourd'hui reconnu nécessaire, apparaissent constitués *prédicativement*. Il y a récurrence des économies de pensée plus que transition maté rielle. En ce qui concerne le second, il ne suffit pas d reconnaître qu'*il y a* mathématisation et de spéculer su l'état mathématisé de la science physique. Mais il devien drait très utile d'analyser minutieusement le *comment* d cette mathématisation qui va se faisant. Faute de quoi d brillantes évidences ne seront encore soutenues que par d confuses justifications. Ceci n'enlève point au mérite du livre, qui constitue un point de départ fort utile.

Ajoutons à ce diptyque un recueil publié en 1947 de con férences du philosophe polonais A. Jakubiziak, *Vers la cau salité individuelle* [7], et un ouvrage paru cette année en Bel gique, de M. Glansdorff, *Essai sur l'avènement de la raiso expérimentale* [8]. L'indéterminisme quantique tracasse l'une et l'autre pensée. Le philosophe polonais y voit l'attestation de l'insuffisance de la doctrine classique de la causalité et la première manifestation de l'invitation à une compréhension rationnelle de l'individualité. Pressentiment philosophiqu précieux. Mais, à la base, interprétation un peu rapide des assertions de la physique quantique. Quant au philosoph belge, il s'efforce, avec une originalité limitée, de dégage une doctrine de la raison expérimentale et, dans le cadre d celle-ci, une conception à la fois objective et normative de la liberté. La liberté est autonomie spirituelle organisée. D'oi critique insistante de la contrainte en matière d'œuvre spi rituelle, critique en particulier des économies de croyance — telle la catholique — qui paraît à l'auteur le type d'une éco

7. Cahiers de la Société historique et littéraire polonaise, Paris, n° 1, in-8 de 120 pp.

8. Éditions du Temple, Bruxelles, 1948; in-8 de 139 pp.

nomie de contrainte spirituelle. L'auteur s'abuse sur ce point. Il reste qu'il appartiendrait à une doctrine catholique de la foi d'en persuader plus généralement notre génération.

Signalons, enfin, un recueil d'études qui vient de paraître chez Beauchesne, consacré aux problèmes d'unité intérieurs aux différences sciences : *Sciences et problèmes d'unité* [9], rédigés par G. Bouligand (mathématiques), J. Abelé (physique), J. Moretti (chimie) et J. Carles (biologie et anthropologie). La dernière étude évoque un problème dont les retentissements théologiques sont assez brûlants : celui du « polygénisme ». Sur le terrain scientifique, les lueurs récentes ayant trait aux origines humaines sont assez peu favorables à l'hypothèse d'une pluralité de souches distinctes à l'origine de l'humanité.

III. — La science et la vie spirituelle de l'homme

Le recueil d'écrits de circonstance de Jean Perrin, *La science et l'espérance* [10], contient autre chose que des textes traitant du retentissement de la science dans le monde spirituel de l'homme. C'est pourtant par ce qui touche à cette question qu'il offre le plus d'intérêt. C'est le témoignage d'un homme qui, s'étant consacré à la recherche scientifique, ne voyait rien qui puisse mieux que la science prendre la direction des affaires humaines et assurer la marche vers un avenir meilleur. « Rapidement, peut-être seulement dans quelques décades, les hommes, libérés par la science, vivront joyeux et sains... D'un mot évocateur, ce sera donc l'Eden, l'Eden qu'il faut situer dans l'Avenir, au lieu de l'imaginer en un Passé qui fut misérable, l'Eden qui ne sera pas immobile et figé, mais évoluera indéfiniment, dans une vie de plus en plus intense. » J. Perrin ne renonçait donc pas à l'espérance humaine, qu'un chrétien ne laisse pas de partager, bien qu'il la croie diminuée dans cette perspective d'idyllliques réalisations terrestres. Il pensait que la science en était l'instrument suffisant. Foi que nous ne partageons pas et que l'histoire humaine ne paraît pas imposer.

Le livre de S. van Mierlo, *La science, la raison et la foi* [11], se lit avec profit. L'auteur n'est pas un technicien

9. *Archives de Philosophie*, vol. XVII, cahier II, Beauchesne, 1948; grand in-8 de 10 pp.

10. Presses Universitaires de France, 1948; in-8 carré de XXXVI-[illegible]6 pp.; 360 fr.

11. Presses Universitaires de France, 1948; in-8 de 287 pp.; 380 fr.

de la pensée philosophique, mais un homme de sens et d probité intellectuelle. Son livre fait donc un inventaire d activités de l'homme, activité scientifique dans son état pr sent, activité de méditation rationnelle des problèmes hu mains, adhésion religieuse à une croyance en Dieu. Mais est, bien plus que cet inventaire, patient essai de mise e ordre qu'on aura profit à refaire pour son propre compte e suivant les indications de l'auteur.

La qualité majeure de l'œuvre me paraît être sa trè grande honnêteté et une certaine justesse générale du to même si l'on peut discuter çà et là quelque point. La Raiso n'est pas réduite à la raison scientifique. L'ouverture d l ordre rationnel à une transcendance suprarationnelle es bien aperçue, la possibilité même d'une révélation est corre tement située. Il n'est malheureusement pas si fréque que l'on rencontre tout ceci bien en place dans le chemin ment d'une pensée largement ouverte aux cultures de not époque.

Témoignages de l'univers, de M. M. Grison [12], est un effo de nature un peu différente. Son auteur est un prêtre, bie au courant de la pensée scientifique d'aujourd'hui et q entreprend une sorte de déchiffrement religieux de la natu telle que l'information scientifique le dévoile. La tentative e on ne peut plus intéressante. A beaucoup d'égards, c'est u réussite. Il faut en conseiller vivement la lecture aux croyan et à ceux qui ont à enseigner l'harmonie de la foi avec ce q notre intelligence nous fait connaître de ce monde. Ma qu'on ne s'y trompe pas : ce déchiffrement est fait *à part de la foi*, plus qu'il n'y est une conduction rationnell Peut-être cette méditation de l'univers aurait-elle gagné à mettre plus au clair sur ce point, et l'auteur à bien marque que c'est au moment où la raison fait le choix de la f chrétienne que pareil témoignage devient signifiant. Je n crois pas, pour ma part, que la raison seule puisse condui avec certitude aussi loin que va le livre de M. Grison.

Addendum

La collection des « Actualités scientifiques » de chez He mann [13] vient de faire paraître deux nouveaux fascicules d

12. Éditions Beauchesne, 1948; in-8 carré de 287 pp.

13. Hermann, 1948; deux fascicules grand in-8, numérotés 10 (Algèbre multilimaire), 157 pp., et 1045 (Topologie), 101 pp.

Éléments de mathématiques de N. Bourbaki : *Algèbre multilimaire*, d'une part, et, de l'autre, le chapitre de la topologie générale qui traite de l'utilisation des nombres réels en topologie. Signalons aussi aux mathématiciens les deux importants mémoires, l'un de J. Dieudonné, *Sur les groupes classiques*, l'autre d'A. Weil, *Sur les courbes algébriques et les variétés qui s'en déduisent*, tous deux parus récemment dans la même collection (nos 1040 et 1041). Dieudonné et Weil sont parmi les plus importants responsables du « cas Bourbaki ». On a donc là des exemples concrets de la doctrine au travail et du rendement qu'on en peut attendre.

LIVRES REÇUS

R. Claude et P. Capart : *Jésus-Christ, notre Maître*. Éd. Casterman, 1948, 200 pp. (15×21); 220 fr.

G. Buraud : *Le drame du Curé d'Ars*. Éd. La Colombe, 1948, 127 pp. (12×19); 128 fr.

Jean Collot : *L'archevêque des barricades, Mgr Affre*. Éd. Le Cheveron d'Or, 1948, 91 pp. (13×17).

E. Julia : *Le moine sans clôture*. Bonne Presse, 1948 (12×19); 120 fr.

Dom J. de Monléon : *Le sens mystique de l'Apocalypse*. Nouvelles Éditions Latines, 1948, 382 pp. (12×18).

Dom Gérard Thibaut : *Petit Bréviaire des laïcs*. Éd. Brepols, 1948, 48 pp.

Abbé Bernard : *En lisant saint Paul*. Éd. Siloé, 1948, 254 pp. (12×19); 270 fr.

Jean de Saint-Martial : *Trésors de Rome. Terrains de Foi*. Éd. Casterman, 1948, 146 pp. (13×18); 195 fr.

René Füllöp Miller : *Les saints qui bouleversèrent le monde*. Éd. Albin Michel, 1948, 500 pp. (13×20); 570 fr.

Chanoine Louis Venard : *Saint Jean vous parle*. Procure générale du clergé, 1948, 173 pp.; 130 fr.

Dom Thomas Becquet : *Le meurtre devant l'autel. Vie de saint Thomas de Cantorbéry*. Éd. Casterman, 1948, 130 pp. (13×19).

Abbé Joly : *Saint Paul et l'Apocalypse, guide de lecture*. Éd. Bloud et Gay 1948, 190 pp. (11×17); 185 fr.

Duc de la Force : *Le grand Conti*. Éd. Amiot-Dumont, 1948, 260 pp. (15×21).

ROBERT ARON et ALEXANDRE MARC : *Principes du fédéralisme*. Éd. Le Portulan, 1948, 160 pp. (12×19); 200 fr.

JACQUES NANTET : *Bataille pour la faiblesse*. Éd. Gallimard, 1948, 233 pp. (12×18); 250 fr.

WILLIAM L. LANGER : *Le jeu américain à Vichy*. Éd. Plon, 1948, 429 pp. (14×20).

FRANÇOIS PERROUX : *Le plan Marshall ou l'Europe nécessaire au monde*. Librairie de Médicis, 1948, 220 pp. (12×18); 200 fr.

ALBERT DANDOY : *Le prolétariat et ses problèmes*. Éd. Casterman, 1948, 215 pp.

R. SAVATIER : *Les métamorphoses économiques et sociales du droit civil d'aujourd'hui*. Librairie Dalloz, 1948, 245 pp. (14×23).

ALEXANDRE MARC : *A hauteur d'homme. La révolution fédéraliste*. É. Je Sers, 1948, 240 pp. (12×18); 280 fr.

MARCEL HODEN : *Chronique des événements internationaux* (novembre 1943-décembre 1944). Éd Calmann-Lévy, 1948, 408 pp. (12×18); 350 fr.

G.-M. GILBERT : *Le journal de Nuremberg*. Éd. Flammarion, 1948, 446 pp. (15×21); 395 fr.

PIERRE HUMBERT : *Histoire des découvertes astronomiques*. Éd. La Revue des Jeunes, coll. « Initiations », 1948, 272 pp. (11×17); 180 fr.

PIERRE REVERDY : *Le livre de mon bord (1930-1936)*. Mercure de France, 1948, 280 pp. (12×19); 180 fr.

FRANCIS JAMMES : *Le patriarche et son troupeau*. Éd. Mercure de France, 1948, 284 pp. (12×19); 180 fr.

ROBERT MOREL : *Le coupable innocent*. Éd. Corrêa, 1948, 382 pp. (12×19); 360 fr.

Maréchal MONTGOMERY : *Avec la huitième armée*. Éd. Amiot-Dumont, 1948, 190 pp. (16×22).

MAURICE TOESCA : *La course à la vie*. Éd. Albin Michel.

ALFRED DOEBLIN : *Le tigre bleu*. Éd. Calmann-Lévy, 1948, 424 pp. (12×18); 420 fr.

MAURICE ZUNDEL : *L'homme passe l'homme*. Éd. La Colombe, 1948, 254 pp. (12×18); 275 fr.

YVES LE HIR : *Lamennais écrivain*. Librairie Armand Colin, 1948, 476 pp. (16×25); 700 fr.

EMMANUEL MOUNIER : *La petite peur du XXe siècle*. Éditions du Seuil, 1948, 160 pp. (14×19).

Les chrétiens et la politique. Éd. du Temps Présent, 1948, 170 pp. (12×18).

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant :* JEAN TRAVERS.
D. L., 1er trimestre 1949. — Imprimeur, n° 405.
N.M.P.P.